

SEPT

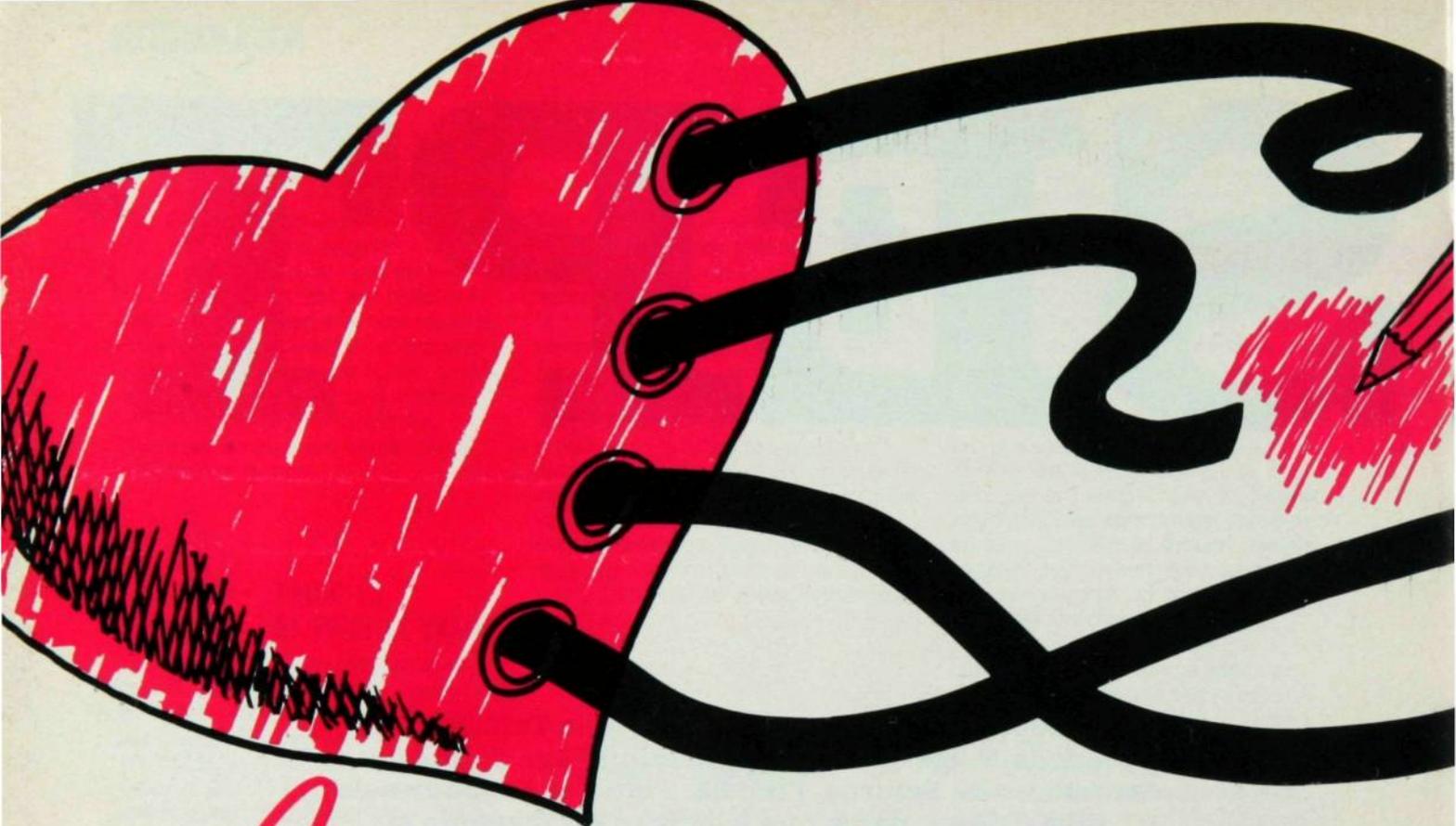
Sept comme dans la Kabbale et le Talmud, Blanche-Neige et les nains, le tarot, l'âge de raison, les retours de Saturne, l'Incola, Tintin et ses boules de cristal. Sept, parce que le chiffre est magique si l'amour, lui, ne l'est pas forcément.

À sept, elles sont écrivaines et multiples : Québécoises ou Américaines, lesbiennes ou hétérosexuelles, vertes ou mûres. Ne vous surprenez pas s'il y a là autant de formes pour l'amour. Les mouvements du cœur et du corps sont aussi **involontaires** qu'une **maldonne** au poker, aussi imprévisibles qu'une **catastrophe naturelle**, aussi contraires que **le feu et la glace**. Et pourtant, qui ne se rappelle pas, **dans une auto** un jour d'hiver, avoir vécu cet instant **d'éternité**, l'amour ?

Au milieu de ces années 80 qu'on dit marquées par la peur de l'amour, alors que le confort affectif l'emporte souvent sur la passion pour les échaudées que nous sommes, voici quand même, à mille lieues des duos classiques et des romances Harlequin, pour l'amour, sept **élégies** inhabituelles.

F.G.

HISTOIRES D'AMOUR



Le cœur est un

par Monique Proux

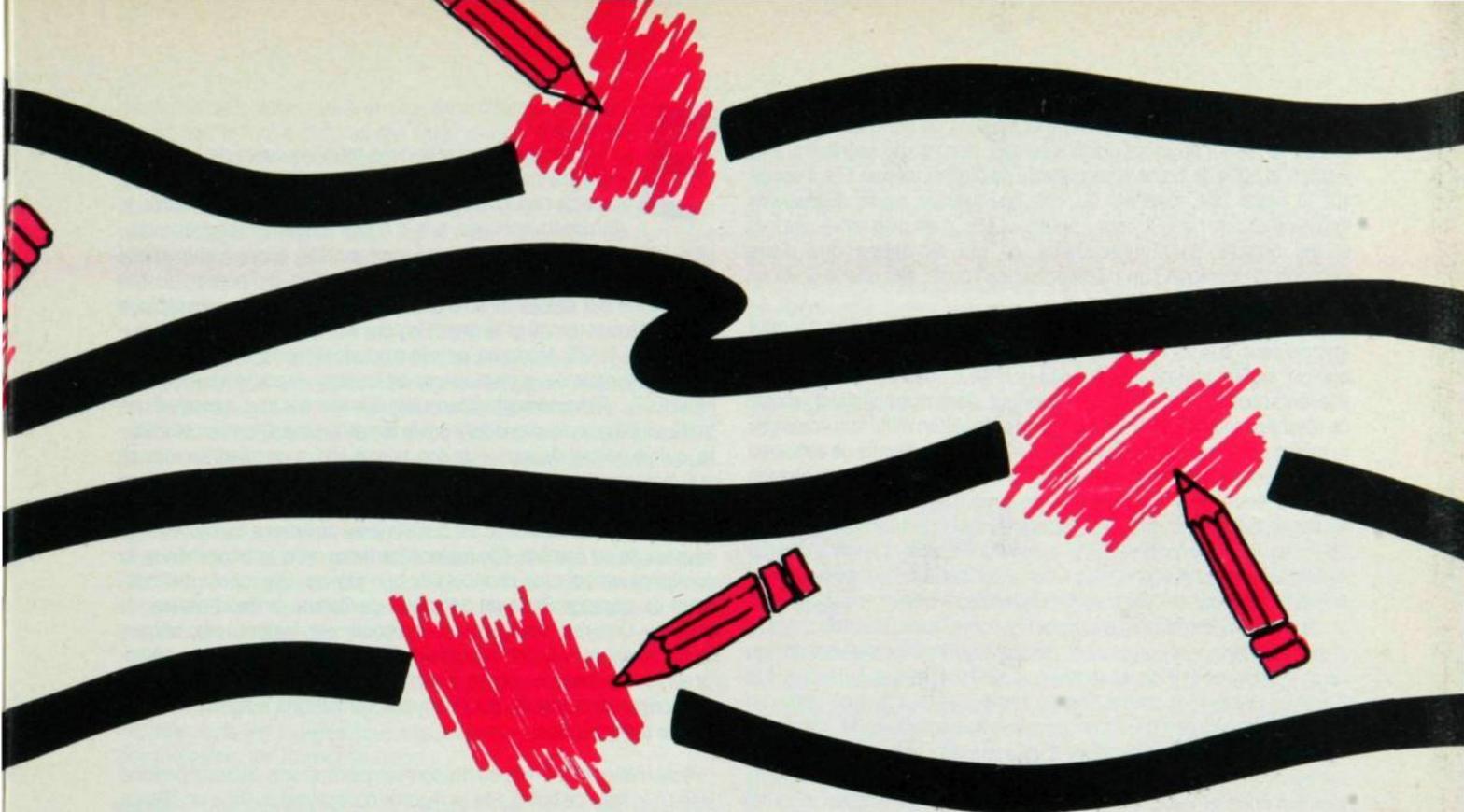
Elle est assise, le stylo noir au garde-à-vous dans sa main droite, une poignée de cheveux convulsivement tortillée par sa main gauche, et elle s'apprête à écrire une histoire d'amour. C'est l'heure drabe où les prisonniers du neuf à cinq caracolent sans protester vers leur quotidien climatisé. Elle abandonne un instant son stylo et sa poignée de cheveux, s'approche de la fenêtre pour mieux savourer sa différence et les regarder défilier sur la rue, uniformément harnachés de complets-veston clairs et de talons aiguilles, pimpants automatés à excréations bien réglées qui s'en vont marchander le meilleur de leur vie contre quelques bénéfices marginaux. Elle, l'Auteuse, l'Autrissse, elle n'appartient pas à la horde, elle s'en félicite à tous les matins, même celui-ci où il lui faut pourtant pondre en dix feuillets 8 et demi par 11 cette géniale histoire d'amour que lui a commandée un grand magazine féministe à tirage illimité et distribution universelle, histoire d'amour qui consacra une fois pour toutes la perfection de son art et l'immortalité de son talent mais dont, en attendant, elle n'arrive pas à accoucher du traître premier mot.

Elle se rassoit à son bureau, dit «la-la-la» pour s'éclaircir la gorge — on ne sait jamais qui téléphone, le matin, et les voix enrouées sont rebutantes — rempoigne son stylo qui se fait tout froid et inexpressif dans sa paume droite. Bigre, bigre, la feuille de papier est remarquablement blanche, aujourd'hui. Elle s'emploie aussitôt à corriger cette situation, promène son stylo rébarbatif dans la marge de la laide page blanche, histoire de vaincre un peu l'illusion du néant et au cas où, le facteur d'entraînement aidant, ça se mettrait à écrire tout seul. Ça ne se met pas à écrire tout seul, ça fait docilement quelques barbots dans la marge, et puis ça s'arrête. Mais, au moins, la page n'est plus blanche.

Elle fête ce qui reste de café dans le fond de sa tasse, louche du côté

de la fenêtre où il n'y a malheureusement plus rien à observer, arrache méticuleusement une petite peau qui s'obstine à croître sous l'ongle de son médium droit. C'est assez, se dit-elle sans conviction. Elle écrit «c'est assez» sur sa grande page presque blanche, pour se rappeler ce que ça fait, aligner des mots, ajoute «les hippopotames se baignaient» à côté de «c'est assez», afin que l'exercice soit plus concluant. Elle se relit. Ça ne ressemble à rien, même pas au début d'une histoire d'amour. Elle se lève. Elle marche un moment en rond, vu l'exiguïté de la pièce, fouille dans la poubelle et sous le tiroir à coulisses de son gros secrétaire, gratouille un peu la terre de ses deux coléus, finit par se rendre à la détestable évidence : l'inspiration ne se dissimule nulle part, n'est tout simplement pas là : évanouie, volatilisée, gone with the wind. Dehors c'est l'été, il ferait bon n'être qu'un gros moineau insignifiant ou une borne-fontaine à la peinture écaillée, n'importe quoi qui stagne au soleil sans autre complication existentielle. Elle décide mélancoliquement d'aller faire pipi pour passer le temps et conjurer l'angoisse, et c'est justement là, affaissée sur le siège des toilettes, la main entortillée dans le papier Cotonnelle super-cotonneux que la frappe de plein fouet la première idée de la journée — les voies des muses sont impénétrables. Elle galope derechef vers son secrétaire, fond sur son stylo noir, et la voilà qui scribouille et qui pond en marmonnant d'heureuses onomatopées, auteuresse enfin comblée puisque fertile.

L'histoire est simple, il suffisait d'y penser. Il y a lui et il y a elle, puisqu'il s'agit d'un moment choisi dans la vie d'un petit couple straight et moderne. Lui s'appelle Pascal, disons, et il est Bélier ascendant Capricorne, et elle s'appelle Noëlle, par exemple, et elle est Capricorne ascendant pas-Bélier, Poisson, voilà, histoire de dérouter les astrologues. Noëlle est professeuse de sociologie et Pascal est psychothérapeute cri-primalien, ce qui va chercher dans les cent quelque mille piasses de revenus bruts par année, Madame. Ils consomment régulièrement du homard hors-saison et des truffes blanches, c'est vous dire s'ils sont à l'aise et puis, pour ne rien vous



muscle involontaire

épargner, ils s'aiment très énormément. Ce soir-là, justement, ils célèbrent quelque chose, le sixième anniversaire de leur rencontre, ou la guérison inopinée du patient le plus atteint de Pascal, ou l'arrivée inespérée des menstruations de Noëlle qui avait pourtant négligé d'avaler une de ses pilules anovulantes cancérigènes, bref, tous les prétextes sont bons pour bouffer quand on est amoureux, riche et boulimique. Tandis qu'ils sont en train de s'envoyer derrière la glotte d'innocentes grignotines de truite fumée, de confit d'oie et de caviar, et de s'humecter les muqueuses au Dom Pérignon, ne voilà-t-il pas que passe sur la rue, sous leurs fenêtres plus précisément pour arranger les choses et l'histoire, un couple de rastaquouères, homme et femme qui n'ont visiblement rien à faire dans ce quartier bon genre, vu le clinquant de leurs vêtements et le brunâtre louche de leur peau, et qui commencent à se chamailler par-dessus le marché, directement là sous les boîtes de géraniums des fenêtres de Pascal et Noëlle. Le chamaillage dégénère en combat de boxe forcément inégal, puisque le rastaquouère mâle a de beaucoup plus gros poings que la rastaquouère femelle, et il s'en suit un passage à tabac viril et fracassant qui serait de nature à troubler le repas idyllique de notre petit couple amoureux, mais pensez-vous. Pascal et Noëlle jettent bien un coup d'œil curieux par la fenêtre pour voir qui est en train de se faire assassiner sous leurs géraniums, puis ils poursuivent fort civilement leurs agapes, «chéri, passe-moi s'il te plaît les câpres au poivre rouge elles sont super», «tiens, m'n'amour, reprends donc un peu de ces profiteroles au petit gibier elles sont géniales», et la femme dans la rue râle ses derniers râlements en appelant à l'aide d'une voix moribonde et Pascal et Noëlle s'embrassent dans le cou en se disant qu'ils s'aiment mais que décidément, le quartier s'en vient un peu bruyant, il faudrait sérieusement songer à s'établir en banlieue.

À ce moment, le téléphone sonne. L'Écrivaine s'arrache à l'étreinte précaire de l'inspiration et de son stylo noir pour répondre. Quelqu'un de suave et d'androgyné, à l'autre bout du fil, veut savoir si elle emploie des soutiens-

gorge à goussets rembourrés et à bretelles extensibles croisées dans le dos et si oui, de quelle marque sont-ils, c'est un sondage préparé par une compagnie de dessous féminins en collaboration avec le ministère de la Santé. Elle répond gracieusement à toutes les questions, elle se sent remplie à ras bord d'un amour invincible pour l'humanité, par ailleurs elle ne porte malheureusement pas de soutien-gorge, elle s'en excuse très humblement. Le récepteur du téléphone reconduit sur son socle, elle, l'Écrivaine, l'Écrivailleuse, elle considère avec fierté les dix feuillets qu'elle vient de noircir dans un temps record, elle n'en revient pas elle-même ; cette histoire originale, qui l'eût dit, dormait dans le néant quelques instants auparavant, et voilà qu'elle n'attend plus que son assentiment final pour être livrée, encore fumante, à l'univers réjoui. Elle se relit. Deux fois, pour être sûre. Caramba. C'est mauvais, c'est irréductiblement mauvais, comme les petits gâteaux Vachon, comme l'huile de foie de morue : il est de ces certitudes douloureusement indiscutables. Elle jette le tout à la poubelle, les dix feuillets noircis par ses pattes de mouche et l'histoire ridicule de Pascal et Noëlle qui n'auraient jamais dû sortir des limbes d'où elle les a extirpés.

Elle se lève, d'humeur sinistre. Elle déteste son bureau, elle déteste la pendule en forme de rosace qui lui rappelle qu'il est déjà midi, elle déteste les complets-veston clairs et les talons aiguilles qui ont recommencé à déambuler sur la rue — des veaux ! — elle vit dans une société de veaux, comment voulez-vous trouver de l'inspiration avoir du génie, encerclée par une colonie de veaux. Elle va jusqu'à la cuisine, et tant qu'à être rendue si près du réfrigérateur, elle fouille hargneusement dedans, avale tout rond trois tranches de bacon cru, règle son compte au pauvre poulet froid qui n'aurait demandé qu'à perdurer jusqu'au soir, enfourne six cuillerées à soupe combles de mayonnaise et le quart d'un gâteau au fromage, «ça leur apprendra», ricane-t-elle méchamment et sans trop de logique tout en regagnant le lieu de son supplice, le ventre distendu par les nourritures qui commencent déjà — c'est en tout cas ce qu'elle souhaite avec un

masochiste plaisir – à se transformer en kilos de bourrelets adipeux. Elle ne se résout pourtant pas à s'écraser devant son secrétaire, erre jusqu'à la salle de bains sous prétexte de digérer un peu. Elle s'assoit sur le siège des toilettes, au cas où quelque muse désœuvrée traînerait encore dans le coin – pourquoi pas, c'est bien arrivé une fois et les auteurs sont superstitieux, ce qui est mieux que d'être coprophage quoique l'un n'empêche pas l'autre. Elle attend. Rien ne vient, ni pipi, ni inspiration.

Elle se lève, et cette fois c'est en se savonnant des mains pourtant immaculées que la foudroie l'inspiration. Elle court illico vers son bureau, légère comme une poupée gonflée à l'hélium. Que ne s'est-elle rendu compte plus tôt que l'important, dans une histoire d'amour, ce n'est justement pas l'histoire, pauvre répétition mille fois éculée de la même pauvre pièce, mais les PROTAGONISTES, diantra de vertudieu de bonyenne ! Elle s'attaque donc à l'anti-histoire d'une histoire d'amour entre deux femmes dont le sujet n'est justement pas leur histoire mais bien plutôt elles-mêmes en tant que sujets de l'histoire. VU ? Les deux femmes – l'une s'appelle Pascale, l'autre s'appelle Noëlle, économie oblige et à quoi bon s'échiner à trouver de nouveaux prénoms alors que les vieux sont réutilisables – restent ensemble et se vouent un amour réciproque et lesbienne, mais l'une d'elles a contracté d'un précédent accouplement erratique un enfant maintenant en âge de se prendre pour Mickael Jackson, le petit monstre, et qui leur en fait baver un coup. Il va même jusqu'à provoquer leur rupture après un enchevêtrement sans précédent de méandres émotifs que l'histoire ne raconte pas puisque son propos n'est justement pas de s'attarder sur l'anecdote du récit mais sur la vérité des personnages – problème racinien dans lequel la Romancienne bute balourdement, car raconter une histoire sans la raconter, c'est un peu comme tenter de faire de l'équitation sans cheval pour choisir une comparaison accessible à tous. Cette fois-ci, elle n'a nul besoin de se rendre au dixième feuillet et de se relire deux fois pour savoir que c'est exécrable. C'est toujours ça de gagné. Du reste, étant elle-même déplorablement hétéro – on ne choisit pas ses tares – elle éprouve quelque difficulté à intérioriser la lesbiarité de ses héroïnes, aussi est-ce sans remords qu'elle avorte de son anti-histoire et qu'elle reconduit les restes à la poubelle.

E

lle se lève.

La panique la guette dans tous les coins de l'appartement où tic-taquent des horloges. C'est que la journée, mine de rien, court à sa ruine, et qu'elle, la Romanceuse, la Romansavonneuse, elle n'a pas rempli sa fonction naturelle, elle n'a encore rien enfanté, rien excrété, elle est plus stérile qu'une peau de banane et tout aussi inutile à l'humanité. Elle s'agglutine aux rayons de sa bibliothèque, s'empare d'un exemplaire de son dernier roman et le mordille pour être sûre de son existence – trois livres, TROIS, Madame, qu'elle a pourtant réussi à expulser dans sa pas si longue vie, et ce malingre dix feuillets viendrait à bout de ses moyens ?... Ridiculement impensable. Elle relit ses trois romans d'une traite, en diagonale cependant car le temps presse. Diantra, cette fille-là, qui se permet de signer de son nom à elle, a un talent certain, ce qui, personnellement, ne l'avance guère, puisqu'elle se sent aussi éloignée d'elle qu'une papoue de Simone de Beauvoir. Elle n'a pas pu écrire ces lignes, ou alors c'est dans une vie antérieure, au moyen-âge heureux de sa carrière. Elle replace les livres dans la bibliothèque, la confiance en soi plus chancelante que jamais. Elle tapote distraitemment au passage **Belle du Seigneur**, de Cohen, et **Une Passion**, de Murielle Cerf, se décide à les parcourir un instant, ces briques leucorrhéennes qui ont la particularité similaire de s'étendre génialement mille quelque pages durant sur une histoire d'amour. Elle les replace presque aussitôt sur les rayons, écrasée par le sentiment de sa propre insignifiance.

Sale métier, se dit-elle en trainant les pieds et son désarroi profond jusqu'à la salle de bains. Elle se regarde dans le miroir. Elle a un bouton qui commence à poindre sur le menton, bien fait pour elle. Elle le gratte consciencieusement pour être sûre de bien l'infecter, qu'il ne rate pas sa sortie, ce pauvre petit. C'est sur le siège des toilettes qu'elle finit bien entendu par s'écrouler, en ayant pris soin d'apporter avec elle du papier à écrire et son stylo noir pour ne rien laisser se perdre des miettes de littérature qui lui échapperaient malgré elle. Voilà où mène la carrière des lettres, constate-t-elle avec un froid cynisme et un amercanement – à proximité des bidets, parmi les émanations douteuses

Anne d'Acadie

Jeanne Ducluzeau, 260p., 11.95\$

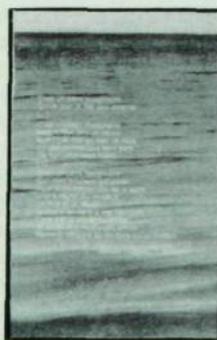


L'héroïne de ce roman, la jeune et belle Anne Babin, n'avait que cinq ans au moment du "Grand Dérangement." Déportés par les Anglais en 1755, des milliers d'Acadiens se réfugièrent à l'étranger. Anne d'Acadie raconte l'histoire de ceux qui furent accueillis à Chatellerault, en France, en attendant la construction des fermes promises par Louis XV.

Éditions d'Acadie

Les Éditions d'Acadie,
C.P. 885, Moncton, N.-B.
E1C 8N8

Nos livres sont distribués par **DIFFUSION PROLOGUE**



Histoire de la littérature acadienne

Marguerite Maillet

L'outil indispensable pour comprendre la littérature acadienne

264p., 15.95\$



Sans jamais parler du vent

France Daigle

"Entre le mobile et l'immobile se jouent les mots voulant décrire le prétexte d'un livre à faire et qui se tisse sous nos yeux de page en page.

—C. Beausoleil

136p., 7.50\$

des fonds de toilettes ! De fil en aiguille et d'humour noir en sarcasme féroce, germe tout à coup en elle l'idée d'écrire une histoire d'amour érotique, voire même cochonne – fichtre, le bon flash ! et sous-utilisé en plus dans la littérature féminine, mais attention, pas question de sombrer dans la plate sous-pornographie, une satire, voilà, fignoler une délicieuse hilarante satire de la littérature mâle cochonne, à charge de revanche. Elle se cale plus confortablement les reins contre le banc de toilette, gloussant déjà de plaisir anticipé. D'abord, ceci dit sans jeu de mots simpliste, par quel bout commencer ? C'est étrange, mais il subsiste en elle comme un relent de vieille pudibonderie qui freine net ses élans créateurs. On aura beau dire, ce n'est pas donné à tout le monde d'utiliser désinvoltement les crues et vertes expressions des mystères de la vie. Afin de faire tomber les inhibitions, elle décide d'aligner sur papier, sans souci de cohérence, tout ce qui lui vient à l'esprit de libidineux, en passant par-dessus ses doutes de nature grammairienne – par exemple, «bite» s'écrit-il avec un seul «b», et convient-il mieux d'orthographier «bizoune» avec un «z» ou un «s» ?... le petit Robert ne le dit pas. Elle écrit, elle écrit, cela donne de surprenantes alliances de mots qui ressemblent à des totems scouts (Petit Vagin sanguinaire, Bite frigorifiée...) et puis, elle finit par poser son stylo noir par terre et se masturber, la chair étant faible et les mots, trop évocateurs. Quinze minutes de son précieux temps y passent.

Elle se relève, les genoux douloureux, les tibias flageolants : c'est épuisant, l'écriture. Elle prend sa feuille de papier bien en main et le relit : cela la fait rire aux larmes, ce qui n'est pas bon signe. Elle expédie dans les toilettes tous ces zizis tumescents et ces vulves flouchetantes, tire la chasse d'eau.

Elle retourne dans son bureau. Elle arrose ses coléus, à petits gestes minutieux et calmes. Elle pourrait aussi essayer d'écrire l'histoire d'une femme qui essaie d'écrire une histoire d'amour, cela s'appelle une mise en abîme, dans le jargon littéraire. Elle s'essaie pas, elle continue d'arroser ses coléus, même s'ils n'ont plus soif. Elle regarde la seule feuille de papier qui subsiste sur son secrétaire, et sur laquelle apparaît, en grosses lettres carrées, le titre qu'elle avait trouvé : **Le**

coeur est un muscle involontaire. Dehors, il est près de six heures, la rue est envahie par les complets-veston clairs et les talons aiguilles affolés par leur liberté retrouvée. Elle sait maintenant pourquoi elle ne l'écrira pas, cette histoire. Dans quelques instants, la porte va s'ouvrir, et il va entrer. Ils vont s'embrasser sur la bouche, les gestes sont tenaces. Et toute la soirée, elle va regarder, sans fin regarder couler leur pauvre petit amour, pauvres petits morceaux de leur amour fondants comme des pastilles dans la bouche et la langue cherche à les retenir plus longtemps grosses et sucrées et si bonnes pastilles mais il n'y a pas moyen. Elle, l'Écrivante, elle en a connu d'autres, elle est cuirassée comme un navire et demain est un autre jour. Elle remet le capuchon sur son stylo noir et jette la dernière feuille à la poubelle. C'était un beau titre, se dit-elle.

Monique Proulx est née à Québec il y a 32 ans. Capricorne ascendant inconnu, chat dans l'astrologie chinoise, pour celles que ces détails émoustilleraient. Vit de sa plume depuis quatre ans, l'heureuse, en écrivant principalement des scénarios de fiction pour le cinéma, qui sont continuellement sur le point d'être tournés. A déjà publié des nouvelles dans les revues *Châtelaine*, *Mouvements* et un livre de nouvelles, *Sans coeur et sans reproche*, qui lui a valu le Prix Adrienne-Choquette 1983. A écrit aussi des dramatiques pour la radio et la télé, et deux pièces de théâtre créées à Québec : *Mesdames et messieurs*, *l'hymne national* et *Vie et mort des souris vertes*. Sue présentement sang et eau sur un scénario de long métrage, une ébauche de roman et un foetus de pièce de théâtre. Les trois ensemble, il faut le faire...



À TOUS COUPS!

Sylvie Charbonneau
et Myriam Raymond

Pour les femmes victimes de violence et pour les intervenant(e)s qui peuvent leur venir en aide, un livre de ressources renfermant une liste des maisons d'hébergement et une liste des services offerts aux femmes. De plus deux cas types permettent de connaître tous les recours juridiques disponibles pour ces femmes victimes de violence. Un livre qui veut briser l'isolement.

128 pages, 5,95\$ l'exemplaire.

les éditions du remue-ménage

4800 Henri-Julien, Mtl.
H2T 2E1 Tél. 845-7850

élogie pour

Yam Voie Sita, that I will never hear again.

par Kate Millett

À nouveau, les longues heures et la mer. Provincetown. Tu ne l'es jamais rendue ici. Et maintenant, à cause de quatre cents petites pilules vertes – il en restait encore quelques-unes entre les poils du tapis de ta chambre quand je m'y suis assise pour jaser avec ta fille Pia – tu ne viendras jamais. À moins que tu ne sois déjà ici, curieuse présence que j' imagine auprès de moi depuis que tu n'es plus en Californie, à l'autre bout du continent, depuis que tu n'es nulle part ; partout ton être est convoqué, évoqué, invité. Tu aurais pu venir ici après la Fête du travail, finir l'année avec moi, la plage presque déserte, parfaite, le meilleur moment disent toujours les gens d'ici. Ou à la ferme cet été. Si j'avais su. Si tu avais parlé.

Parce que quand Robin m'a rejointe, il était trop tard. Il serait trop tard à jamais. (...) «Sita s'est suicidée mercredi dernier.» D'abord je n'entends que mercredi, et rien d'autre, le reste de la phrase, je ne peux pas encore l'affronter. Je n'entends que mercredi et je sais que nous sommes lundi matin dans un bureau où je suis venue pour téléphoner, parce que le téléphone ne fait pas partie de ma vie de campeuse au Colorado. À Naropa, pour le plaisir d'enseigner Chaucer à la Faculté d'anglais d'Allen Ginsberg,¹ une académie pseudo-bouddhiste de poètes hippies au milieu des montagnes. Et ici, à l'un de leurs petits pupitres affairés et encombrés, ces mots m'agressent depuis New York au beau milieu de la cohue des inscriptions tardives (...).

«Oh mon Dieu ! Je vais te rappeler.» Des mots définitifs, irréversibles. On se retrouve totalement impuissante ; tout est déjà fini. Depuis des jours. Où étais-je mercredi ? Que le diable m'emporte, j'étais en Californie. À deux heures de cette chambre de San Diego. De cette salle de bains. (...)

Était-ce mercredi ? Ou jeudi ? Et toi déjà morte. Et l'ironie attendant pour me foudroyer que le coroner laisse partir tes enfants qui ont prévenu des amies qui me préviendraient. Quand elles réussiraient à me trouver. Il leur a fallu des jours. Moi qui suis si rarement hors d'atteinte. Mais justement cela devait contribuer au charme du voyage. (...) le Colorado devait m'offrir quelques jours de splendeur

sauvage à relire Chaucer au bord d'un ruisseau au chalet de Duck Lake. Sans téléphone, sans eau courante, ni chauffage, gaz ou électricité – rien que la paix, un printemps frileux, les feux de juin, les Rocheuses pour nous rappeler les emplois d'été de notre adolescence dans cet Ouest que nous n'avions pas revu depuis vingt ans. Et ce projet fou avec Rosie Dakota d'acheter un coin de terre à Duck Lake, une petite concession minière, une mine d'or sans or mais pas chère et merveilleusement sauvage. (...)

Et le lendemain tu étais morte. Tu étais morte depuis déjà cinq jours. (...) Il était trop tard pour acheter quoi que ce soit avec toi. Est-ce que cela l'aurait gardée en vie ? Car maintenant je me demande pourquoi tu es morte. J'attrape Dakota par le bras et je l'arrache à une discussion sérieuse avec un innocent jeune homme – alimentation macrobiotique, mysticisme oriental, Tai Chi – quoi qu'il en soit, tout se dissipe dans la nouvelle que je porte, que je transmets à mon tour, à laquelle je donne une réalité, répétant sans cesse l'impossible dans la voiture, tout le long du trajet jusqu'à la maison que nous fournit la Faculté. (...) Que serait-il arrivé si j'avais appris cette nouvelle à la ferme de Poughkeepsie ? ou au Bowery, dans mon studio de New York ? Ces lieux auraient-ils été hantés à jamais ? Même cette petite maison de Naropa, sa ressemblance avec cette autre maison, notre maison de Sacramento, même cette réminiscence jusqu'ici délicieuse, enchanteresse : maintenant un reproche cuisant – c'est dans un endroit comme celui-ci que j'ai commencé à l'aimer. Que j'ai éprouvé mon indépendance de Fumio,² de New York, et que je suis tombée sous le charme de Sita, et d'un mode de vie simple et spontané. Aujourd'hui confinant presque au nomadisme. Pas même un téléphone ; le besoin, la nécessité, l'urgence d'en trouver un. Reparler à Robin. L'entendre. Le pourquoi de ta mort. D'abord tellement secondaire et maintenant tellement pressant. Comme si ce pourquoi pouvait donner du sens à l'événement.

Ginsberg a un téléphone. Le seul. Notre président, notre mentor, notre hôte au fond ; Dakota a obtenu la permission, du café, des cigarettes. Installée sur le balcon d'Allen, une petite véranda de ciment suspendue au-dessus des lignes téléphoniques, les montagnes que la distance rend incongrues. Mon lait, mon café, mes cigarettes

Sita

Except in my mind

ridicules à côté du téléphone, lui-même ridicule sur cette petite saillie dans le vide, Allen solennel qui fait de la poésie en tête-à-tête avec un étudiant derrière la porte vitrée pendant que je verse dix-huit, puis vingt-huit dollars de larmes dans l'oreille de Robin, écoutant le peu qu'il y a à savoir, cherchant encore à nier les faits, et combien le suicide fait de ravages autour de lui. Cette tricherie, cette escroquerie dégueulasse. Que je ne me sois doutée de rien. Les rares à connaître sa dépression qui ne m'ont rien dit, qui elles-mêmes ne la croyaient pas fatale. «Elle était amère dans une lettre que j'ai reçue en mars, raconte Robin, et même un peu fataliste. (...) Mais je ne me doutais pas que...»

— «Écoute, je lui ai téléphoné avant de partir à Paris en avril. Elle allait bien. Elle allait même à merveille. Crois-tu que mon livre ? Rien que d'y penser... ce serait trop affreux.»

— «Voyons, elle est venue à New York pour assister au lancement du livre, pour proclamer qu'elle était Sita, en jouer, s'en régaler et en régaler les autres. Elle était radieuse ce jour-là. Tu es sur une fausse piste. Son amie Maude l'a vue le week-end précédent et elle-même n'y comprend rien. Sita était déprimée mais pas assez pour justifier son geste, tout allait mal mais rien ne semblait assez grave pour aller jusque-là. Il y avait son travail et elle avait des raisons de croire qu'elle risquait de le perdre. Et aussi un certain jeune homme qui l'avait plaquée en lui annonçant qu'il allait se marier avec une autre femme (...).»

Son âge, son travail, les jeunes hommes, le dernier de ses jeunes hommes, était-ce celui que j'avais rencontré la dernière fois ? Un imbécile. Un cinglé sur une moto au milieu de la nuit. Un type bizarre qui insistait pour me refiler de la cocaïne artificielle. Un crétin. Avait-il osé se moquer d'elle ? De toute façon, ne fallait-il pas qu'elle soit déjà bien bas pour accorder de l'importance à un petit salaud comme lui ?

«Maude a dit la même chose. Elle a dit que Sita savait tout cela, qu'elle lui avait avoué ne pas être amoureuse de lui, mais avoir besoin de lui pour l'instant. Comme d'une mauvaise habitude.»

Sita et ses jeunes hommes (...) Mais celui-là, ce Warren. Il n'était pas beau. Il était probablement drogué la plupart du temps mais sobre il aurait été d'une intelligence au-dessous de la moyenne, et même un peu détraqué. J'avais peur pour elle, à la voir fréquenter ce genre d'individus. L'acolyte de Warren «redescendait» de la coke après avoir saccagé son nez sa vie sa santé et se perdait dans d'interminables descriptions de quasi-illettré. Ils étaient arrivés en pleine nuit et ils avaient dormi sur le divan. Sita et moi ensemble dans sa chambre. «Il est au courant de tout. Il sait que tu passes avant lui.» L'assurance de la femme du monde.

Depuis février, il vivait à San Diego et s'était installé à proximité. (...) elle passait beaucoup de temps chez lui. Puis il l'a plaquée. Il s'est trouvé une autre femme et a décidé de l'épouser. Sita en reine d'opéra. Sita en Tosca. Sita à cinquante-trois ans et terrassée. Je crie à Robin : «À cause de ce débile ?» «Eh bien, il semble que ce soit tout cela à la fois.» (...) La pensée de cette femme splendide se suicidant pour un voyou m'humilie. En tant que femme. En tant qu'être humain. Est-ce la précarité de notre situation, notre insondable vulnérabilité, notre inexorable condition qui nous réduisent à cela ? Sapho s'est-elle jetée en bas d'une falaise à cause d'un batelier ? Je suis certaine qu'il était beau, qu'il avait la grâce, la lumière d'un garçon.

Mais ce type falot, minable – selon Robin, selon Maude, selon ce que Pia, la fille de Sita, leur a raconté à toutes deux. Et il y avait aussi ce médecin, le fait qu'elle n'allait pas bien, qu'elle se sentait mal depuis des mois, toutes ces pilules qu'il lui imposait. (...)

Il y a toujours eu tellement de choses que je n'ai jamais comprises. (...)

Une fois morte, tu commences à vivre avec moi.

À nouveau, les longues heures au bord de la mer. (...) Où je l'invoque. Chaque jour. (...) Provincetown.

Rosie Dakota à mes côtés, en train d'installer son trépied. Sophie m'attend à la ferme. Il y a les autres. Amantes. Amies. Compagnes. Mais une en moins. Parce qu'une femme d'âge moyen a perdu toute raison de vivre et avalé

plusieurs centaines de somnifères dans une chambre de San Diego, il n'y a plus de Sita dans le monde. (...)

Ta maladie, ta mystérieuse maladie. Tu m'appelles une nuit à la ferme pour me dire que tu es mourante. (...) Le cancer du foie, tout est fini, on n'a pas la moindre chance avec cette saloperie, même moi je sais cela. Tu as dit qu'ils avaient trouvé une tache, qu'ils en étaient à peu près sûrs. D'autres tests, d'autres radios. Je pleure et je tempête et je rage dans l'allée qui tourne en rond et dans le chemin qui encercle le champ de maïs, quatre fois cette nuit-là, les épis au clair de lune et moi en larmes qui maudissait le sort. (...)

Ça, c'était le théâtre de ton agonie. La version dramatique, littéraire, presque cinématographique. La réalité deux ans plus tard était tellement banale, la voix de Robin deux ans plus tard alors que la tache avait été effacée par un autre diagnostic et que nous étions amies et amantes pour toujours et qu'il ne restait qu'à attendre la fin de l'été pour profiter des deux prochains voyages gratuits en Californie, tous ces préparatifs minutieux anéantis en une seconde par la voix de Robin, la catastrophe irréversible déjà vieille de cinq jours. (...)

Moi, quand j'ai cessé de vouloir vivre, je ne voulais pas non plus mourir. Pas assez. Du moins pas assez pour me tuer. Tuer mon propre corps. (...)

Ce n'est pas vrai pour toi. Tu as eu la noblesse, la bravoure, la détermination. Tu n'as pas pris quelques pilules pour te réveiller plus tard. Comme je l'aurais voulu, et que Robin me parle d'une tentative et non d'une réussite. (...) Presque toute ma conversation avec Robin a été consacrée à des «si». (...)

Si tu m'avais téléphoné, j'aurais saboté tes plans. C'est ce que tu faisais avec mes tentatives de suicide, interrompre une grande escapade avec un tuyau de gaz la dernière nuit dans la Bohème, mon ancien studio, la veille de l'éviction par la Ville, sonner en plein dans mon akavvit et dans mon cran gonflé à bloc, une sirène du fond de la Californie résonnant jusqu'au crépuscule glacial du Bowery. Et bien sûr j'avais eu la curiosité de décrocher le récepteur, sachant déjà que c'était toi. La seule à pouvoir m'arrêter. (...) Tu pouvais m'arrêter. Je ne pouvais pas l'arrêter. (...)

Pourquoi ne pas avoir essayé mes remèdes contre ton désespoir – pourquoi ne pas venir à la ferme, à Provincetown, pourquoi ne pas me faire venir en Californie, sonner l'alarme ? (...) Je me suis accrochée, pourquoi ne l'as-tu pas fait ? (...)

Et tes cendres, seuls restes de ton corps, le corps que j'ai aimé, si brun, la douceur du velours, la perfection, ce corps merveilleux – tout à coup propriété d'une quelconque société crématoire à laquelle tu avais pris la précaution d'adhérer. Ils distribuent les cendres dans des lieux secrets qu'ils choisissent eux-mêmes. Personne n'a le droit de les regarder faire, ni même de connaître l'endroit. Des dispositions qui parachèvent le désespoir. Pourquoi pas dans la Baie ? Dans ce port de San Francisco qui l'était si cher ? La pollution ? Les règlements ? La bêtise des autorités. Qui suis-je pour poser des questions, je ne suis même pas une parente ; je n'ai aucun lien reconnu avec la morte. Au Japon, on permet aux proches de goûter les cendres. En fait, ils ont droit à leur urne. Mais goûter les cendres me touche davantage. Qu'ils puissent en boire une pincée avec du saké, les incorporer, ultime eucharistie d'amour, la chair transcendée et redevenue carbone, le premier et le dernier élément. Savoir que tu es morte et manger ce savoir – comme les funérailles rendent possible l'inhumation. Alors, je l'aurais goûtée, j'aurais consommé ta substance, tes précieuses cendres. Avec du champagne, assise à la meilleure fenêtre du Solomon Grundy, en contemplant le Bay Bridge, le Golden Gate, le Richmond. Ou du haut du Guardelli Square avec le soleil sur Angel Island. Ces lieux qui ont été les lieux de notre amour. Nos milliers de dîners, les décors de notre engouement, de nos premières amours, leurs méandres, leurs danses, leurs douceurs, le soleil sur l'eau, l'ombre d'un bateau à travers les grandes fenêtres du Solomon Grundy, le soupir que nous avons poussé quand un quelconque rabat-joie a voulu baisser les stores, le coucher de soleil figé dans cet instant, dans cette pièce, ces grandes fenêtres sur la Baie, la lumière dans un martini on the rocks :

gravant l'or de la mer de l'après-midi, le son de ta voix.

Que je n'entendrais plus jamais. Sauf dans ma tête.

La grisaille d'un après-midi de tempête ici. (...) Un temps à se souvenir des morts, à admettre qu'ils le sont. Leur départ, leur disparition définitive. Que je n'entendrais plus jamais ta voix. J'ai écrit ça l'autre jour et j'ai dû m'arrêter. Ça faisait trop mal pour être utile. Je ne toucherais plus jamais ta peau non plus. La sentir, lui faire l'amour, plonger dans la luxure de son exceptionnelle douceur, sa douceur de femme, le galbe de tes seins, le brun de tes mamelons, ce fruit entre tes jambes. Tout cela n'existe même plus. Tout cela n'est plus que cendres dispersées par des étrangers. Tout cela n'existe plus ailleurs que dans ma tête. Tu es aussi intellectualisée que l'idéologie, tu ne persistes que dans l'intellect, la mémoire. La mémoire.

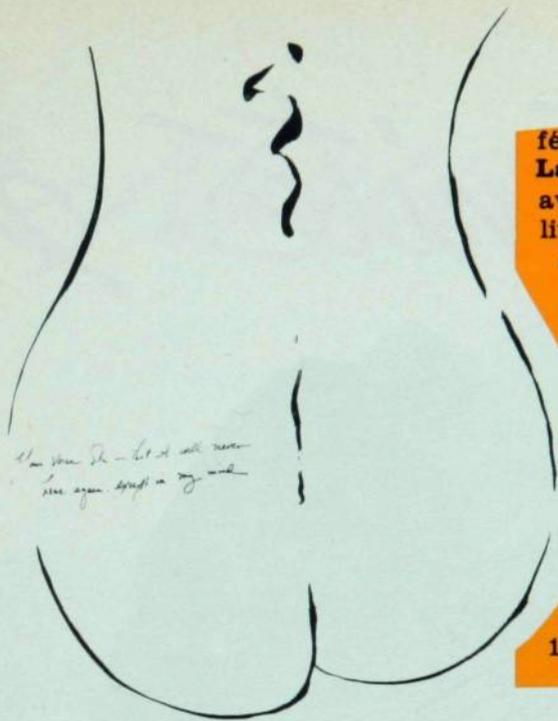
Ou l'imagination ; car bien sûr j'entends ta voix. Dans ma tête, ou quand je perds la tête – parce que dès l'instant où j'ai su en écoutant Robin que je devrais vivre avec ta mort tout le reste de ma vie, tu as commencé, presque dès cet après-midi-là, à l'insinuer en moi. Au cœur de mes préoccupations comme tu ne l'avais pas été depuis les derniers jours de Berkeley, les jours Sita, nos tentatives de cohabitation touchant à leur fin, une fin – pas comme la fin du livre – dans la paix de nos dernières amours. Le livre triche, il nous sépare sur un coup de téléphone. Il raconte une tranche précise dans le temps, une phase dans une relation, une scène, une action étroite arbitrairement d'un tableau plus large ; il ne s'est jamais soucié, n'a même jamais senti le besoin, de poursuivre et de rendre compte de sa propre fin, d'aller au bout de sa mission : te montrer avec ton manuscrit, cet étrange week-end que tu as passé à le lire. En larmes. Moi aussi, la plupart du temps. Quand je n'étais pas en train de prétendre passer au travers des innombrables journaux d'Anaïs Nin, d'une seule traite. Terrifiée : comment le prendrais-tu ? Être dans la même pièce que sa première lectrice. Qui est aussi son sujet. Son objet d'amour. La victime de son adoration, de sa revanche, ou d'autre chose – tous les trucs de l'écrivain. Notre abri dérisoire contre la vie. Tu voulais écrire l'autre version, pourquoi ne l'as-tu pas fait ? Il y avait aussi ce désespoir dans ta mort, ton désir, ta peur et finalement ta renonciation à la volonté de créer. Cela aussi l'a été enlevé. Et maintenant je voudrais qu'il n'en ait pas été ainsi. Tu as vu ton sujet et tu ne l'as pas reconnu, tu ne lui as pas fait confiance, tu ne t'es pas jetée sur lui. Zelda³ aurait dû dire ce qu'elle savait, répétais-tu souvent. Ça aurait été plus intéressant, plus complet, ça nous aurait appris davantage. Et tu avais raison.

Dans ce manuscrit, je me suis trompée souvent ; souvent, j'ai été injuste et méchante – tu l'as permis. Tu l'as reçu comme un valentin. Et tu m'as reprise. (...) De nouveau, nous étions amantes. (...)

Notre vie c'était les avions. New York et la Californie. Le problème des billets. Les comptes de téléphone. Bien des gens vivent ainsi maintenant. Et en amour la distance est une vieille histoire. Pense aux immigrants, aux réfugiés ; transatlantiques, transcontinentaux, transsibériens. Mais certains avions étaient pires que d'autres. La dernière image de ton chapeau cet affreux jour de Noël où j'ai essayé de me faire sauter la cervelle, où j'ai ratissé les bas-fonds de Poughkeepsie pour un revolver, pour une paire de pistolets assortis dans une boîte de velours rouge. (...) les après-midis à rôder dans les pharmacies.

C'était devenu une blague entre nous – que nous avions finalement acquis le «savoir-faire» de notre bouteille de pilules. Que nous ne nous en servirions jamais. Tu ne conservais cette bouteille qu'en cas de paralysie à quatre-vingt-six ans. (...) «Tout le monde devrait avoir une bouteille pleine de pilules, un choix dans la vie.» Nous étions entièrement d'accord. (...)

Nous étions à l'unisson. Du moins je le pensais. Y avait-il déjà une ombre au tableau ? C'était en novembre. Warren était déjà dans les parages. Il a emménagé, ou du moins il est arrivé, à San Diego en février. Je l'ai téléphoné plusieurs fois pendant l'hiver, et au printemps, tu allais bien, tes lettres disaient que tu allais bien. En juin, tu étais



Kate Millett, sculptrice, peintre et écrivaine féministe américaine a maintenant 49 ans. Après *La politique du mâle* (1970), *Envol* (1974), avant *La cave* (1979), elle publiait en 1975 un livre intitulé *Sita* sur ses amours et sa rupture avec une Californienne d'origine italo-brésilienne. En juin 1978, en voyage dans l'Ouest américain avec son amie-amante Rosie Dakota, Kate apprend par son amie l'écrivaine Robin Morgan que Sita s'est suicidée. *Élégie pour Sita* est créé cet été-là et « complète l'oeuvre avec regret » ; il s'agit d'un livre d'artiste publié à 300 exemplaires, composé de 17 dessins de l'auteure, de 47 poèmes et d'un récit en prose dont nous vous présentons ici un montage de quelques extraits, avec la permission de l'auteure.

Elegy for Sita, Targ Editions, Poughkeepsie, 1979. Copyright Kate Millett © 1979

morte. (...)

Pourquoi Warren est-il le seul à qui tu aies dit que tu avais un cancer ? Le médecin l'avait-il finalement révélé cela lors de ce dernier voyage à San Francisco, juste avant ton suicide, le week-end qui a suivi la visite de Maude ? La tache était-elle réapparue sur ton foie ; avait-elle seulement disparu ? Connaissais-tu la vérité tout ce temps-là, essayais-tu de vivre avec, nous mentais-tu ton diagnostic ? Ou avais-tu inventé ce cancer pour garder ton motard ? Ou savais-tu la vérité, la connaissais-tu au fond de tes tripes, malade, pourrie par la maladie, savais-tu bien au-delà d'un oui d'un non d'un peut-être, de la vérité du mensonge, de la panacée, de ce que le médecin te racontait, ou se racontait, ou nous racontait, savais-tu que tu allais mourir ? Comme les animaux le savent, et tu étais un bon animal.

Face à la mort et choisissant ta manière. Après coup, je cherche un indice dans ton dernier badinage. Il n'y a pas eu de « Si j'avais un cancer, je le ferais sûrement », ni aucune hypothèse semblable. La bouteille de pilules était pour la vieillesse, l'ultime infirmité. Nous devions vivre éternellement toutes les deux, nous rendre visite encore et encore. Entre nous, les choses étaient enfin arrangées. C'était mon impression. Que c'était réglé. Que finalement nous y étions arrivées, nous avions réussi : la relation parfaite, ou s'il s'agissait d'une relation particulière et distante, une relation épisodique, du moins serait-ce une relation à vie. Un amour que nous aurions toujours. Une âme dont je pouvais être sûre, un être au monde à qui je serais attachée par un invisible fil de tendresse, une amie-amante à qui je pouvais me fier entièrement, en qui je pouvais croire – en permanence, pour le reste de nos vies. Et comme tu as vite rompu ce fil.

L'absurdité, parler à un fantôme comme je le fais si souvent maintenant, l'absurdité c'est que je crois encore l'avoir. Est-ce là l'éternité que tu m'as promise ? Certains jours difficiles cet été, ces jours où dans des poèmes je t'ai même traitée de salope, la perfidie que je sentais parfois dans *Sita*. Que tu me décevrais un jour. Avec un homme. Un étranger pour moi. Un ennemi. Pourquoi un homme serait-il davantage une insulte qu'une femme ? À cause des circonstances. La fragilité de notre lien aux yeux du monde. Mais tu m'as toujours juré qu'il n'y avait pas d'autre femme – tu m'offrais comme un cadeau ce serment que je n'avais pas sollicité. Parce qu'il y aurait toujours des hommes, et qu'ils compteraient toujours moins (en tout cas, c'est ce que tu affirmais, et puis ils semblaient compter davantage, et finalement ils ne comptaient plus du tout). Ou alors ils comptaient d'une autre manière, sur un autre territoire, notre lien restant toujours quelque chose d'à part. Constant. Avant eux. Après eux. Au-dessus.

Et est-ce que je te pardonnerais plus facilement de l'être suicidée à cause d'une maladie qu'à cause d'un homme ? Oui, très certainement. Après avoir rencontré l'homme et l'avoir trouvé crétin. Et aussi sachant que tu savais cela ; tu l'as dit à ton amie Maude, à tes enfants. Qui, malgré toute leur largesse d'esprit hippie, leur désir d'agréer tes amants, tes hommes, le considéraient comme un monstre. Tu le trouvais sûrement beaucoup plus agréable que cela, ou plutôt tu le considérais comme une drogue – et cette dévotion d'esclave à la masculinité en soi, même indigne ou égoïste ou arrogante ou brutale ou immature, je te l'ai toujours pardonnée. Mais pas quand elle te coûte la vie.

(...) la perte. La perte du futur, des rencontres dans le futur, de toute cette vie d'amour serein. Le son de sa voix, la sensation de sa chair contre la mienne. Elle lance : « Je suis encore avec toi. Du moins quand tu es attentive à moi. C'est la seule différence. Autrefois, je vivais en Californie, maintenant je suis près du centre. Dans l'imagination, la mémoire, ce genre de choses. Tu sais tout cela ! » « C'est la chair que je voulais, pas l'esprit. » L'intimité profondément enivrante de ses yeux qui doucement commencent à se moquer de moi, comme quand l'humeur passe à l'humour et à la tendresse, après l'orgasme : « Tu as ce que tu as. »

Le dernier jour au bord de la mer. Le jour le plus précieux de tous. Parce que c'est le dernier, parce que demain la route et New York et la rentrée. Fini Provincetown, ce hiatus entre l'été et l'automne, entre une année et une autre. Et parce que c'est mon anniversaire. J'ai quarante-quatre ans aujourd'hui. Toujours vivante. Tu aurais eu cinquante-trois ans cet été, je crois, si tu étais restée pour les avoir. Mi-juillet, Cancer, ton signe, pour la vie comme pour la mort. Je suis contente maintenant que tu aies été tuée, non pas assassinée par d'autres, mais tuée par une maladie contre laquelle tu as pu t'élever, prendre les armes, et que tu as pu vaincre de tes propres mains. J'espère avoir ce courage si jamais j'en ai besoin. Et une bouteille pleine d'opiacés. (...)

Rien n'a de fin. Tu ne m'as pas quittée. 🍀

Traduction :
SYLVIE DUPONT

1/ Poète américain qui fut l'un des initiateurs de la "beat generation" des années 60. (N.D.T.)

2/ Sculpteur japonais, ex-amant et mari de K.M. (N.D.T.)

3/ Allusion à Zelda Fitzgerald, écrivaine et épouse de l'auteur américain Scott F. Fitzgerald. (N.D.T.)

L'éternité et



La sauce tomate

par Suzanne Jacob

Autant se débrouiller. Il y a toujours quelqu'un pour souffler une phrase juste dans le cerveau de Pomme Douly. Elle se débrouille donc, pour le moment, comme caissière au Steinberg, celui qui est à peu près à l'angle de l'avenue Côte-des-Neiges et du Chemin de la Reine-Marie. Il lorgne de ses yeux mous, sous un grand cil de catin, la vitrine de la librairie Renaud-Bray a dit Pomme au dernier parasite de son frigo et de sa couverture de Corée. Comme celui-ci n'a pas émis le moindre signal d'allumage en réaction à cette description de son lieu de travail, Pomme a conclu que les piles étaient mortes, et elle lui a donné son congé. Une cruauté de plus à additionner dans la colonne de Pomme, vu qu'on est au pire en février, que le parasite n'a pas de mitaines en attendant de tomber sur sa prochaine soupe populaire.

Même si elle ne se permet pas d'évoquer tout haut à l'intention de ses consoeurs la quantité statistique de nus-bédaines qui s'étalent en Floride, qui surgissent dans l'esprit de Pomme à chaque fois qu'elle voit passer des oranges sur le convoyeur qui lui fait penser, lui, aux aéroports et aux valises, Pomme se plaint. Elle regrette qu'on ne lui assigne pas tous les jours la même caisse, ce qui la sécuriserait, et avec elle toutes les vieilles personnes qui viennent ici dès l'ouverture et qui sous prétexte d'acheter un yaourt nature, cherchent une amitié stable que Pomme se sent disposée à assumer. Deuxième point, Pomme déplore que le peu de soleil qui pourrait ramper jusqu'aux caisses soit bloqué par l'immense cil de catin des vitrines. Un vain combat, un faux combat, Pomme en est consciente. Ses remarques ont cependant déclenché de multiples transactions verbales, des haussements d'épaules et des fous rires. Cette histoire de soleil réussit même à déstabiliser le gérant qui cumule, grâce à sa forte personnalité, les fonctions de père-mère, de frère aîné et d'aumônier de la vaste épicerie dont il ne parle jamais sans utiliser le possessif. Si on ajoute à cela que je me présente au travail les cheveux tirés en deux couettes qui me jaillissent de la tête juste au-dessus des oreilles, qui donc, se dit Pomme, me parle de faux combats ? Ma fille, tu n'as pas à te plaindre, on a ce qu'on mérite. Les parents de Pomme, morts depuis longtemps dans le fruit de l'âge, utilisent régulièrement la ligne directe dans le cerveau de Pomme. De leur vivant, ils avaient fait comprendre à Pomme dès les premières pénibles têtées qu'il faut examiner d'où vient le soleil avant d'acheter. Qui ignore désormais que les âmes choisissent leur mère avant de s'y enfouir : ma fille, tu n'avais qu'à mieux choisir tes parents. La mère de Pomme entretenait-elle des doutes sur ces affirmations, elle s'était en tout cas toujours comportée comme s'il s'agissait de certitudes profondes et elle n'avait pas vécu assez longtemps pour que Pomme ait l'occasion de vider le sujet. Ma fille tu n'as qu'à, ma fille tu n'avais qu'à, c'était là les pierres d'assise

sur lesquelles madame et monsieur Douly avaient édifié la personnalité de leur fille.

Eh bien Pomme, tu es silencieuse depuis deux jours, on s'ennuie, tu n'as plus rien à reprocher au soleil ? Pomme pitonnait. Elle était absorbée par une recherche sur l'instant d'éternité. Tout se joue dans cet instant. Cet éclair qui fiançait deux êtres, qui les soudait pour toujours, qui instituait que parmi les milliers de personnes que Pomme croisait chaque année dans les métropoles où la débrouillardise la menait, une seule était soudain miraculeusement fusionnée à elle pour quelques mois de vie commune et pour l'éternité de mémoire, Pomme n'arrivait pas à le saisir, à l'isoler, à le maîtriser. Foudres, filtres, gélules MDA à effet prolongé, Pomme cherchait. Si elle trouvait, elle serait sauvée. Car Pomme avait décidé de vivre seule plus de quinze jours par année. Depuis qu'elle était autonome, au cours des quinze jours qui avaient suivi le déménagement d'une de ces personnes éluées par l'instant d'éternité, Pomme avait été immanquablement frappée par un nouvel instant. Elle tenait depuis aujourd'hui dix jours. Elle était ravie de cette solitude, mais plus les jours passaient, plus elle sentait peser la menace de l'instant en question.

Elle dit quarante piasses et cinquante-six. Elle vit s'avancer un nouvel échafaudage de boîtes de sauce tomate Hunt, le spécial de la semaine. Idiote, se disait Pomme, tu ne peux pas faire une seule chose à la fois, comment veux-tu cerner quelque chose, faisant ainsi office de mère pour elle-même, de façon à permettre à sa mère d'utiliser sur le reste de la parenté sa ligne directe. Comme la fouille qu'elle effectuait dans ses souvenirs ressemblait à une tentative pour sortir des noyaux de citron de l'huile et de l'ail de la vinaigrette, Pomme donnait peu de signes de l'amitié stable qu'elle éprouvait pour sa clientèle.

— «É ben bête,» déclara une voix.

— «Trente-deux piasses et quatorze, quinze, vingt-cinq, cinquante, soixante-quinze, trente trois quatre cinq merci madame,» dit Pomme. Elle repoussa son tiroir, se croisa les mains sur le ventre, entendit résonner le «è bien bête» qui est une façon montréalaise de faire savoir les choses, ce que Pomme, n'étant pas arrivée du Japon par l'avion d'hier, comprenait très bien. Elle aperçut l'enlignement des Hunt qui l'attendaient ferme. Elle glissa de son tabouret et mit les poitrines de poulet dans le sachet de plastique.

— «Je suis bien bête ?» demanda Pomme pendant que son regard filait à toute vitesse vers les arbres nus de l'entrée du cimetière, vers les arbres, et des arbres, en plein dans un ciel pouding au riz. C'est de là que Pomme revint avec le radieux sourire dont elle gratifia la femme

qu'elle aperçut alors, une jeune femme au teint doré, avec des lèvres orangées avec de la graisse de baleine, les baleines qu'on essaie de sauver, oui, les mêmes, mais sur sa bouche, on n'imaginait pas qu'une baleine puisse pleurer, et l'événement fut clos.

Elle ferma sa caisse après trois piasses et trois. Elle hésita à aller manger chez Vito, plus bas, parce qu'elle se méfiait ce jour-là de tout ce qui dérogeait à ses courtes habitudes. La moindre bifurcation – Pomme mangeait au Campus – pouvait entraîner l'irruption de l'Instant. Une jeune mariée sans doute, imagina Pomme en revoyant en esprit la bouche orangée au suif de baleine. Et pourquoi ça ? demanda Michel dans la tête de Pomme. Inutile, se dit Pomme, de me demander pourquoi la logique de Michel ne me sortira jamais de la tête, c'est précisément à cause de l'éternité. Et pourquoi chez Vito ? ajouta Michel. À cause du spécial de la semaine, répliqua Pomme, ce qui la décida. Elle n'entra chez Vito ni d'un air ni d'un pas assurés comme les habitués. Il y avait une place pour elle à la terrasse fermée et chauffée.

Pomme Douly devrait aller faire un séjour en Italie, tout le monde le lui a déjà dit, ne le lui dites pas, elle sait. Une pizza toute simple, elle veut, tomate mozzarella. Alors, la mariée avec son suif orange fait sa

deuxième entrée dans la vie de Pomme. Comme la mariée veut une place à la terrasse, comme c'est plein à craquer, comme la mariée a repéré la chaise vide en face de Pomme, voici que la mariée s'assoit en face de Pomme.

– «C'est vous, la bien bête du Steinberg, je m'appelle Anna».

C'est quand même drôle comme la bouche s'ouvre pour prononcer Anna, pense Pomme.

Pomme ne vit plus seule. Non mais l'instant, tu comprends, l'instant, dit-elle à Anna, c'était quand ? C'était à la caisse ou c'était l'orange de ton rouge, ou le ciel pouding au riz, ou quand tu as dit «Anna» ou quoi ?

– Tu as encore laissé glisser des noyaux de citron dans la vinaigrette, dit Anna. Et si c'était tes couettes, tes deux couettes folles ?»

– «Oui, mon éternelle,» murmure Pomme toute absorbée par sa pêche aux noyaux de citron. «Et si c'était le spécial de la semaine ?»

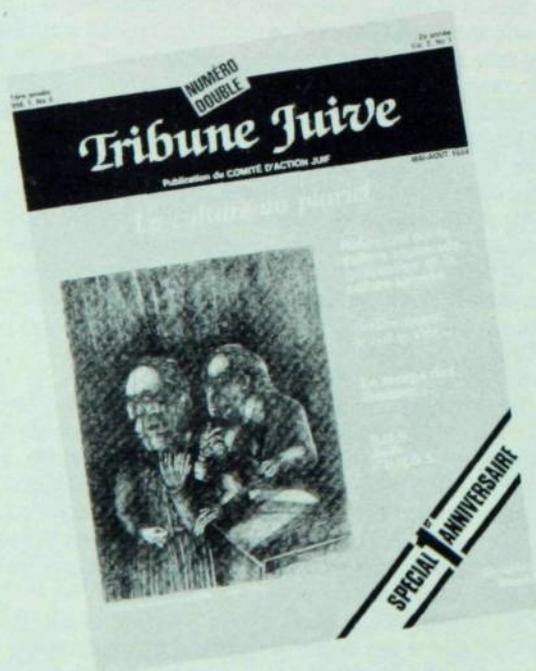
Le cœur d'Anna se serre aussitôt à l'idée que Pomme peut être distraite à n'importe quel moment et par n'importe quoi.

Suzanne Jacob écrit, parle et chante (et vice versa). Son âge varie selon les heures et oscille entre 14 et 84 ans. Elle a publié un roman, **Flore Cocoon**, en 1978, aux Éditions Le Biocreux, qu'elle a fondées, un livre de nouvelles, **La survie**, en 1979, un recueil de poésie, **Gémellaires**, en 1980, et un deuxième roman, **Laura Laur** (prix Québec-Paris), en 1983. En plus, des dramatiques pour Radio-Canada : **Exercice pour une comparaison**

et **Le mur** ; un collage de ses textes, **Le rire de l'étrangère**, au Théâtre expérimental des femmes et, depuis trois ans, une chronique humoristique dans la **Gazette des femmes**. Auteure-compositeure-interprète, elle a aussi «publié» deux disques. Elle vit en France jusqu'à nouvel ordre, depuis septembre 1981, et travaille à son troisième roman.

Dans Tribune Juive de mai-août

publication du comité d'action juif



- Une entrevue avec Marek Halter
- La découverte du plaisir féminin chez Hélène Cixous
- Dossier : S.O.S. – Juifs d'URSS
- 36^e anniversaire de l'État d'Israël

ABONNEMENT À TRIBUNE JUIVE Le seul magazine juif d'actualité

Nom

Adresse

Ville Province

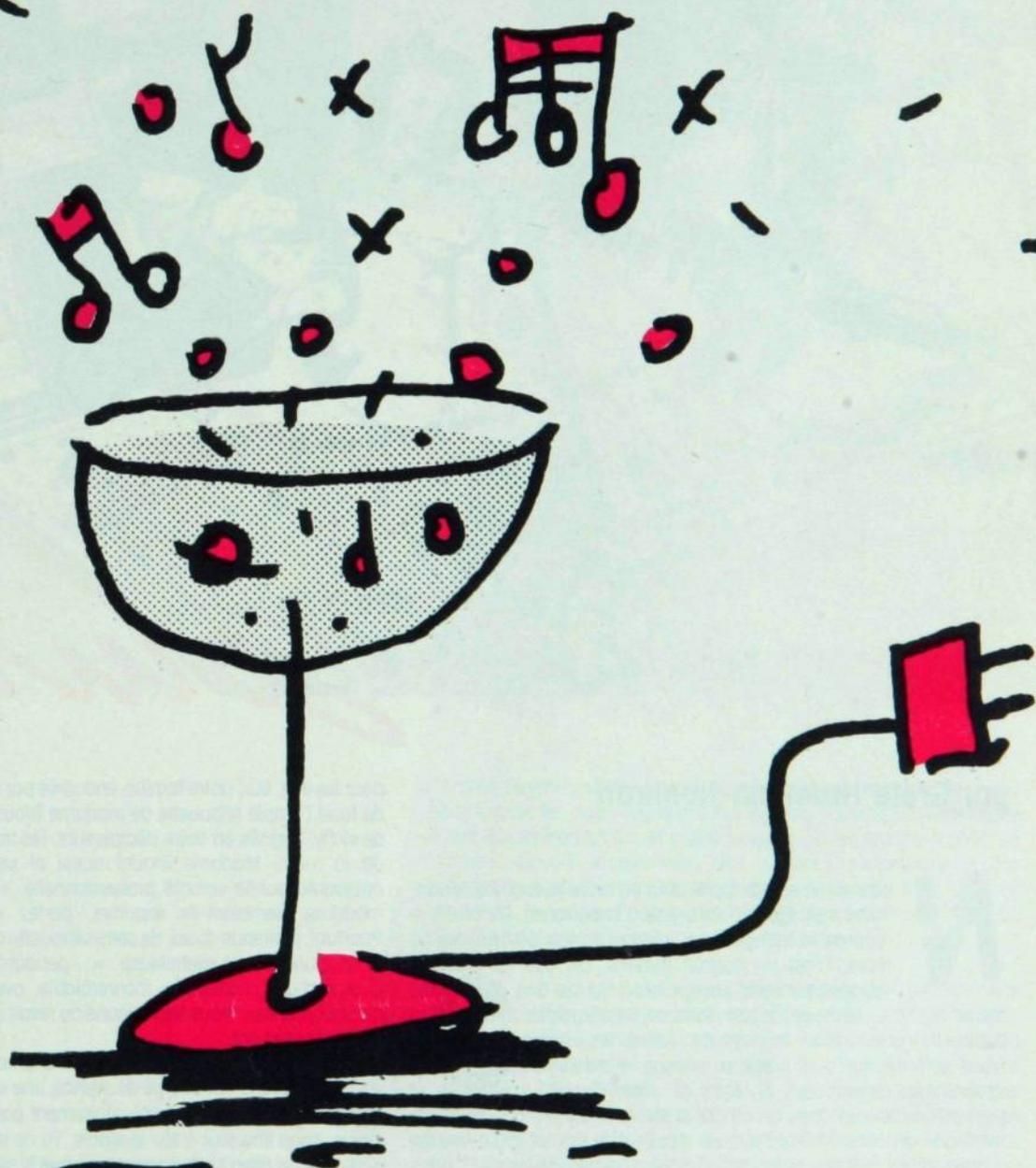
Code postal Tél.

Abonnement 1 an – 6 numéros : 25\$
Abonnement de soutien : 100\$ et plus

Découper ce coupon et le retourner avec votre chèque à l'ordre de Tribune Juive, 5005, ch. de la Côte Ste-Catherine, suite 12, Montréal H3W 1M5.



LE CHAMPAGNE DU SON



Filttronique

HAUTE FIDÉLITÉ

Représentant les meilleures marques dans le domaine de la reproduction sonore,
nous serons heureux de vous aider à choisir la chaîne stéréophonique correspondant à vos besoins.
Au plaisir.

9343 LAJEUNESSE, MONTRÉAL, QUÉBEC, CANADA H2M 1S5, (514) 389-1377



par Greta Hofmann-Nemiroff

Nous sommes dans une auto en route vers quelque part, toi et moi. L'endroit n'a pas d'importance. De profil, je regarde le triangle bleu intense de ton oeil fixé sur la route. C'est un portrait familial, cet oeil, et tous les voyages entrepris ensemble en quinze ans de mariage me refluant à la mémoire : le cap Hatteras, Innsbruck, la Jamaïque, la péninsule gaspésienne, le pays de Galles, les landes écossaises. Nous sommes toujours partis en voyage, il me semble, en croyant devenir ces amants des poèmes de John Donne, mystiques et sensuels, enfermés dans un amour si rare et si exquis que seuls les symboles les plus métaphysiques peuvent le contenir. Le voyage d'aujourd'hui semble empreint d'un plus grand désespoir ; nous dépêrissons chaque jour davantage et, à l'arrière-plan, se profile la silhouette approbative de da Silva, notre psychiatre.

Cet Espagnol petit et vif, à l'accent prononcé mais au verbe éloquent, nous a conseillé d'engager une gardienne d'enfants responsable et de prendre congé pour nous redécouvrir l'un l'autre. L'irréalité de la scène me submerge encore. Ai-je bien entendu quand il a suggéré de remettre à flot notre relation sexuelle par... et là, il a tousoté discrètement, n'est-ce pas?... par plus de manipulations tactiles ? Nous ne discutons jamais de nos sessions, après ; elles demeurent entre nous une barrière palpable, un secret indésirable et partagé. Si nous pouvions en parler, peut-être n'aurions-nous plus besoin de son ombre dans notre vie, tous les mercredis à cinq heures ? Qu'est-ce que tu viens de dire ? Ah oui... Je tourne la tête

pour les voir, eux, notre famille, encadrés par la fenêtre, avec pour toile de fond l'ample silhouette de madame Blount dans son large tablier de vichy. Alignés en ordre décroissant, les trois enfants nous saluent de la main. Madame Blount aussi et ses gestes exhalent une apaisante bonne volonté professionnelle. « Tout va bien se passer, madame, semblent-ils exprimer, partez et amusez-vous bien ». Pourtant, j'entends aussi, de cette silhouette au tablier noué, la suite et la fin d'une litanie silencieuse : « ... pendant que je m'échine ici, en charge d'une maisonnée incontrôlable, avec vos enfants gâtés et insupportables ». Nous leur faisons au revoir de la main, tous les deux, mais séparément.

Est-ce pour nous rapprocher que tu allumes la radio MF, qui distille docilement, dans l'air chargé de silence, une symphonie de Mozart ? Je m'entends rire d'un rire involontairement cassant. « Notre chanson », dis-je, sans être tout à fait inexacte. Tu ne réponds pas ; après tout, peut-être da Silva l'a-t-il convaincu que le silence vaut mieux que tes réparties sarcastiques habituelles. Je remarque combien les lignes, de tes narines à ta bouche, se sont profondément creusées. À quarante ans, il n'est pas trop tard pour changer, n'est-ce pas ? Ton visage se détend et je me demande si tu es aussi en train de te souvenir de ce que la musique signifiait pour nous, les premiers mois de notre rencontre à l'université. Ah ! comme nos journées s'illuminaient alors, toutes brillantes de l'éclat de notre engouement. Plus tard, quand nous avons commencé à mythifier notre amour, nous avons découvert que nous nous arrangions tous les deux pour aller aux mêmes concerts, de façon à nous retrouver « par hasard » aux entractes.

Et quand nous avons fini par devenir amants et aller aux concerts ensemble, je n'étais consciente que de la texture de ton bras posé



contre le mien sur l'accoudoir commun, à travers quatre épaisseurs de tissu. J'étais au diapason de ton jeune bras duveteux plus que de toutes les harmonies entrelacées et des complexes contrepoints des suites de Bach. Maintenant, ici dans notre auto, je voudrais te toucher le bras en souvenir, mais je ne le fais pas. Une étrange perversité m'a gagnée ; je ne veux pas de la reconnaissance que cela me vaudrait de toi et, par extension, de da Silva, de nos familles, de nos voisins. Je pense plutôt à traquer et enfermer, comme une mouche à feu dans un bocal, un instant de ces anciennes soirées. J'imagine que le désir qui voyageait par synapse d'un bras à l'autre, dans les dernières rangées poussiéreuses de la salle du Plateau, pourrait encore luire doucement comme une mouche à feu mourante. Alors je pourrais recréer le sens, même affaibli, de cette illumination, revoir comment elle a pris naissance, éprouver encore une fois comment nous étions, alors.

Nous dépassons des boutiques familiales ; ce serait un réconfort de m'y arrêter, de voir le quotidien si bien tenu à distance de notre compartiment d'acier arrêté au feu rouge, ses fenêtres bien scellées. Mais après un virage à droite, nous sommes sur l'autoroute qui s'étire vers le Nord jusqu'aux Laurentides.

«Est-ce que ta porte est verrouillée ?», demandes-tu, comme nous dépassons les 70, puis 80 milles à l'heure. «As-tu bouclé ta ceinture ?»

Je vérifie et réponds «Oui», et je me demande pourquoi tu m'as soudainement posé la question : souhaites-tu me voir vivre éternellement ou dégringoler de la voiture ?

Pourquoi nos conversations se font-elles si minces ? Da Silva ne mentionne jamais nos silences ; peut-être n'en a-t-il pas conscience, nous nous montrons d'une telle verbosité en sa présence, nous disputant son attention. Mais nous payons pour parler et nous

sommes devenus si obéissants, si redevables de ses avis. Avec une discipline de fer, nous avons touché, agrippé le corps de l'autre dans le noir, comme en braille, et utilisé langues, lèvres, doigts et dents de manières encore inexploitées. Nos silences s'amplifient et ces étreintes nocturnes nous donnent peu de plaisir, manquent de conviction. Je ne peux pas mettre le doigt sur ce qui nous réduit au silence et nous paralyse l'un en face de l'autre.

Ce qui me vient à l'esprit tout à coup, avec un sentiment aigu d'urgence, c'est mon trente-cinquième anniversaire, fête il y a quelques semaines. Qu'ai-je accompli jusqu'à maintenant ? Que me reste-t-il ? Je me tourmente avec cette devinette. Ce matin, j'ai arraché de ma joue un poil noir et dur, et j'ai paniqué devant les pouvoirs déclinants de ma réserve d'oestrogènes. J'ai pris rendez-vous pour une électrolyse la semaine prochaine. Songeant à mes réalisations passées, me revient la mémoire de mes amants passés, de mes infidélités passées. Tu es au courant pour plusieurs, ou du moins certaines d'entre elles, n'est-ce pas ? Parfois, tu m'as signalé tes soupçons, d'une manière volontairement sibylline et j'éludais la question. Pourquoi n'as-tu jamais creusé ces soupçons, pourquoi n'as-tu pas défié l'un d'eux en duel, pourquoi ne m'as-tu pas présenté d'ultimatum ? Peut-être as-tu commis tes propres infidélités ? Je soupçonne tes soirées du lundi, mais je n'éprouve que lassitude face à la corvée de me renseigner, probablement autant que toi à me presser au delà de mes faux-fuyants. Je ne dis rien de mes amants à qui que ce soit, n'introduis personne dans mes confidences ; ce sont mes secrets et à cela tient tout leur charme. Les hommes eux-mêmes n'en ont jamais été le principal sujet ; rustres et imbéciles, ils ont marché à l'aveuglette dans

le scénario de mes distractions. J'ai dicté leurs répliques, orchestré les rendez-vous et me suis assurée de ne jamais être triste quand tout finissait.

Encore une fois, j'énumère mes amants, un à un sur mes doigts gantés : un boucher grec de Baltimore pendant une semaine passionnée ; un peintre en bâtiment dont les sourcils se rejoignaient ; un jeune Écossais aux mains larges, étudiant en théologie à la recherche du péché ; un collègue plutôt efféminé qui démontra pourtant une surprenante virilité et beaucoup de désir, pendant quelques semaines agréables, avant de déménager pour toujours en Australie avec sa jeune famille. Parmi eux, un seul m'a apporté un instant de réelle beauté, et c'est arrivé de façon tellement inattendue. C'était un authentique homme-à-femme, qui avait appris à briser les coeurs de cette manière propre aux hommes noirs avec les femmes blanches. Ils m'intriguaient tellement, lui et son mode de vie ; c'était un « gambler » qui faisait du taxi de nuit en périodes de vaches maigres, pour ensuite passer ses jours plus fastes à jouer. Il ne semblait jamais dormir beaucoup.

Traversant la lumière crépusculaire de l'hiver, je ressens à nouveau tout le pouvoir de cet instant dérisoire d'un été de ma vie. Nous avions fait l'amour ; d'un seul mouvement, il s'est allongé par-dessus moi pour prendre sur la table de chevet son tabac et son papier à cigarettes, avant de retourner s'appuyer sur ses coudes. Légèrement redressé, il a roulé sa cigarette sur son ventre plat. Ce sont ses mains qui m'ont alors saisie, et qui me captivent encore. Ces doigts, si frais sur les contours de mon corps, des doigts articulés avec une telle finesse qu'ils auraient dû produire de grandes musiques, de superbes oeuvres d'art. Leur dextérité aurait mérité des instruments plus productifs que les corps femelles protégés par la contraception qu'il manipulait habituellement. L'observer en train de rouler sa cigarette, c'était surprendre une exquise danse rituelle, et une délicatesse érotique émanait du mouvement de ces doigts agiles... bien plus excitante que tout ce que j'avais vu avant, ou ai vu depuis. Il a levé les yeux et dit, autour de la flamme, « Viens ici », d'une voix épaissie. Mais pourquoi ? Ces doigts possédaient leur vie propre, chacun d'eux long et parfaitement modelé, avec un ongle beige symétrique embelli d'un lustre mat. Il avait senti mon désir, mais sa propre compréhension des choses le poussa à me décerner ses prouesses comme une récompense. C'était comme faire l'amour dans le cadre d'un programme exigeant d'entraînement physique. Ça ne voulait rien dire, rien. Quand nous nous sommes séparés, il m'a fait cadeau d'un sourire triomphant, sûr que ses gymnastiques banales m'avaient conquise. Je ne lui ai pas souri en retour, n'ai même rien dit. Pour dire quoi ? Que je n'avais jamais vu tant de beauté que lui roulant une cigarette et que nous n'aurions plus jamais à nous revoir ? On ne peut pas dire impunément de telles choses aux gens.

Je me demande si tu peux lire dans mes pensées. Mais tes yeux, fixés sur la route pour éviter les plaques de glace, tes yeux ne me disent rien. Rien dans ton profil ne m'indique que tu as perçu mes infidèles réminiscences.

« Ne t'inquiète pas des enfants » me dis-tu, sentant mon regard. Tu allonges le bras, me tapotes la main pour me rassurer. « Je suis sûr qu'ils vont bien. As-tu téléphoné pour les arrangements de samedi ? »

Je rétorque abruptement « Bien sûr » et j'essaie de voiler ma brusquerie en te pressant la main en retour. Je répète « Bien sûr », plus doucement cette fois, « les Thomas viendront les reconduire ».

Ma vie ressemble trop souvent à ça... ces explications détaillées que je te donne sur ces arrangements qui sont l'essence même de la vie urbaine et bourgeoise. Précédés d'une série de coups de fil, nos enfants sont toujours reconduits par moi ou par toi ou par d'autres parents distraits. En familiales, en covoiturage, en taxis, en autobus, on les transporte ici et là dans la ville pour suivre des cours où les experts actuellement en vogue les gavent, par bouchées, d'un millénaire de culture. Est-ce que, parfois, tu n'as pas envie de déceler et de protester : « Non, nous nous appauvrissons le coeur à grand frais » ? Je m'interroge et je sais pourtant que ma pauvreté émotive a sa source plus loin que le covoiturage ; je ne devrais pas confondre symptômes et maladie. Je te regarde encore. Ton visage est légèrement soucieux, et il me faut une fraction de seconde pour comprendre que cela est causé par les parasites de la Radio MF - et non par mes pensées. Tu

éteins la radio.

Oh ! je peux facilement imaginer ce que tu répliquerais, irrité, à mes questions, à l'expression de mon malaise. Ce portrait de moi en ménagère harassée est peu crédible, me ferais-tu remarquer. Je suis, poursuivrais-tu avec emphase, une professionnelle raisonnablement payée, pour servir à la société de mère d'emprunt et pour travailler au département de service social d'un hôpital du centre-ville. J'écoute sans fin mes clients, mes yeux rivés aux leurs, dans un geste d'implication bien inculqué et bien exécuté. J'ai appris à hocher la tête de manière encourageante, un geste sans jugement de valeur, conçu pour inspirer confiance ; mais une partie de moi est détachée, et prête plutôt l'oreille à ces détails qui transforment une tragédie personnelle en anecdote.

Il est probablement vrai que mes ressentiments sont exagérés, ruminations vagues d'une vie choyée. Il n'y a pas tant d'hommes, me disent ma mère et mes soeurs, en me cajolant inconsciemment pour me remettre le pied à l'étrier, il n'y a pas tant d'hommes qui auraient même envie de connaître tous les détails de la vie de leurs enfants. Pourtant moi, cela m'apparaît comme un manque de confiance... comme si tu me surveillais. Puis-je te le dire franchement ? Je sais que tu écoutes mes téléphones et je te soupçonne de lire mon courrier. Je sens toujours ta présence dans ma vie ; tu tournes autour de moi comme un chacal, toujours à l'affût aux abords de ma vie, au fond de mon coeur. Parfois je me demande pourquoi tu ne fonces pas sur moi, pourquoi tu ne m'attaques pas ; c'est à cause de ma constante vigilance, je suppose. D'un autre côté, maintenant que j'y pense, c'est que tu n'as pas besoin d'attaquer ; tu sais très bien que, souvent, ta présence seule suffit à me ronger les entrailles.

Malgré tout, je n'arrive pas à vous dire, ni à da Silva ni à toi, que nous n'avons pas besoin de pourchasser notre intimité dans cet hôtel coûteux des Laurentides, où nous rejoindrons les autres skieurs, à l'après-ski, pour prendre l'apéro devant le foyer énorme et invitant. C'est cher et inutile parce que tu es toujours là. Ton esprit légaliste trace des plans, vérifie, compare et réexamine tout avec une voracité dont je dois faire abstraction si je veux survivre à ma vie de tous les jours. Mais je ne peux pas te dire ça, parce que ça te blesserait. Non, ce n'est pas vrai du tout. Je ne peux pas te le dire parce que ça te fournirait d'autres armes, ça accroîtrait encore le caractère destructeur de tes embuscades.

« Nous sommes chanceux d'avoir de si bons amis, si dignes de confiance ». Je suis d'accord avec toi et pourtant, dernièrement, je n'ai pas pu déterminer si la prudence et l'impartialité que j'ai tant admirées chez mon amie Margaret Thomas, n'étaient que le fruit d'une générosité limitée. Il y a quelques semaines, je lui ai confié que nous... toi et moi... nous n'étions plus très heureux ensemble. C'est seulement avec cette périphrase puérile que j'ai pu emballer notre désespoir d'une manière acceptable à ses yeux. Je l'ai vu regarder sa montre à la dérobée, anxieusement, et je l'ai entendu me dire qu'elle ne l'aurait jamais deviné. Sa réserve naturelle réussit à réprimer sa surprise, et cela était si poignant que les larmes me vinrent spontanément aux yeux sans que je puisse les retenir.

« Je ne sais pas quoi faire », lui ai-je dit ce jour-là. Pour la première fois, j'avais l'impression d'y pouvoir quelque chose moi-même. Alors, quand je lui ai téléphoné à propos des enfants pour samedi, ça me tordait le coeur d'entendre le soulagement dans sa voix, après qu'elle eut bien évalué le but de mon appel. Bien sûr, elle serait enchantée d'avoir l'oeil sur eux. Et je n'ai pas pu m'empêcher de penser qu'elle serait ravie d'avoir l'oeil sur n'importe quoi, sauf sur les mariages et plus spécifiquement sur le sien. Elle et Fred ont tracé, à même le territoire occupé par leur mariage, une géographie émotive sans risques, qui ne résisterait peut-être pas à un examen critique. Notre situation change sans aucun doute sa perception de la sienne. Pourtant, même au milieu de ces réflexions si peu charitables, je sais que je suis injuste, que Margaret a été pour moi une bonne amie durant toutes ces années ; j'ai simplement besoin maintenant de quelque chose de plus consistant que les dissimulations délicatement dosées de notre fragile amitié.

« Marg était ravie de s'occuper d'eux », dis-je, sachant bien que pour

toi les Thomas sont un territoire neutre, un terrain sûr.

«**A**

lors, tu ne sais pas quoi faire?», répéterais-tu peut-être, incrédule, et tu soulignerai d'un ton mesuré, raisonnable, que nous faisons ce que nous pouvons. Ne nous sommes-nous pas soumis, à prix d'or, aux bons offices de da Silva? Ne consacrons-nous pas tous les deux beaucoup d'énergie à pourchasser cette proie commune et fuyante: un rajeunissement du cœur? Et je ne peux que répondre faiblement: oui, c'est vrai; mais je me sens comme oubliée. Nous faisons tout pour préserver notre union... si ce n'est en réalité, du moins en apparence. De ma voix assourdie, je veux m'objecter au statu quo aussi raisonnablement que tu le défends. Je voudrais, d'un ton calme et impersonnel, me diviser comme une amibe et engendrer une autre moi-même, meilleure. Ça ne peut plus continuer: les cours de musique Orff pour les enfants, les leçons de ballet, les soupers à la chandelle en longues jupes de laine, les mardis soir de symphonie, nos corps à corps infortunés dans le noir. Non, laisse-moi reprendre... Je ne veux pas banaliser mon angoisse: je ne sais pas combien de temps encore je pourrai supporter ce joug, et arpenter stupidement les sentiers déjà battus par tant d'autres. Tu as raison; nous nous servons des meilleurs palliatifs que notre culture peut offrir. Moi aussi, souvent, je conseille à mes clients une «thérapie de couple», laissant même planer l'idée de «thérapie familiale», alors que da Silva ferait aussi bien l'affaire... petit dieu ménager se réchauffant à notre foyer reconstruit.

«Est-ce que je t'apporte un café ou un coke?», demandes-tu d'une voix que je connais bien. C'est une voix déterminée à maintenir la bienséance et le bon ordre. Nous sommes arrêtés pour faire le plein et tu diriges tes mains gantées vers les machines distributrices, dans le bureau embué du garage.

«Oh! je prendrai un café, merci... noir», te dis-je, bien que tu saches comment je prends, comment j'ai toujours pris mon café.

«C'est probablement de l'eau de vaisselle. Tu serais mieux avec un coke», offres-tu sans ouvrir ta portière. Tu évoques ici notre plus ancienne mythologie... que ni toi ni moi ne tolérons le mauvais café. Nous frichons tous les deux et commentons chaque jour séparément, au travail, la petite hérésie de boire le liquide brunâtre et infect des machines.

Je réponds «Non, je veux quelque chose de chaud». «Alors, pourquoi pas une soupe ou un chocolat chaud, s'il y en a? Ou même du thé?» «Non, du café. Noir, s'il te plaît.»

Tu ouvres ta portière et tu es surpris de ne pouvoir sortir. Tu as oublié de détacher ta ceinture. Nous échangeons un sourire hésitant. «Pourquoi ne viens-tu pas avec moi à l'intérieur?» Ta voix contient à la fois tristesse et espoir. «Un peu d'exercice et d'air frais te ferait du bien.»

Je me rapetisse sous l'enlacement de la ceinture de sécurité. «Non, il fait trop froid. J'attendrai dans l'auto», dis-je en me blottissant dans le siège d'une manière exagérément féline, et j'espère que ce moelleux refus l'adoucir.

Évidemment, le café est infect, et tu bois ton coke avec un air de satisfaction un peu exagéré. «Nous y serons dans moins d'une demi-heure», signales-tu en t'attachant et en verrouillant ta portière. «Fin prête? Ta porte est verrouillée, ta ceinture est bouclée?» Tu n'as pas l'air de l'apercevoir que je ne te réponds pas.

La vérité, c'est que je n'arrive pas à trouver un sens à tout ça et que je n'ai personne à qui en parler. J'ai peu confiance en toi ou en da Silva. Vous semblez ligués pour rétrécir ma vie. Mes amis et la famille nous voient déjà comme la version idéalisée de nous-mêmes que da Silva nourrit avec tant d'assiduité. Mais rien ne parvient à étouffer mes protestations intérieures. Quand je pense à tout ce que je veux en dire, cela se réduit apparemment à une si maigre pitance... à tant de futilités. Je dirais ceci: oui, j'ai ceux que je dois aimer, je m'occupe de ma carrière, de mon passé, de mes acquis; ça n'a pas été une mauvaise vie, n'est-ce pas? En quelques secondes, je peux évoquer des souvenirs d'instantanés remarquables, d'événements délicieux que nous avons partagés, toi et moi.

Greta Hofmann-Nemiroff, 46 ans, a publié différentes nouvelles et articles dans Fireweed, A Room of One's Own, La Vie en rose et d'autres périodiques. Directrice du New School Dawson College, à Montréal, c'est une féministe qui a donné des conférences et des ateliers à travers le Canada et les États-Unis. Son premier roman, Visitings, est en voie de publication.

We are in a car going somewhere a été publié dans Matrix, new canadian writing, no 16, printemps 1983, Lennoxville, Québec.

Mais je dois spécifier aussi que chaque nuit, je rêve de suffocation, d'étouffement. Parfois, j'ai si peur de m'endormir, d'être la proie de mes rêves, que j'ai inventé un exercice que je recommence indéfiniment, étendue contre ton corps immobile et inconscient. En esprit, je parcours la maison et je dresse l'inventaire... tiroir par tiroir, armoire par armoire... de tout ce que je pourrais abandonner. J'appelle ce trésor ma collection «d'abandons». Tu ronfles doucement, un bras posé sur les yeux (pour te protéger de moi, ai-je toujours pensé), et je commence à étendre ma liste aux gens, aux situations, aux relations. J'abandonne tout ce que je peux. Finalement, je coule dans le sommeil et je me réveille le lendemain matin fatiguée et incapable de me rappeler les gens et les projets de ma liste. Un peu groggy ces matins-là, je me sens comme, j'imagine, une femme «facile» mais d'un certain statut social, après une soirée de beuverie. Elle ne peut se rappeler à qui elle a offert ses faveurs mais elle se souvient de scènes pornographiques et humiliantes, avec des gens sans visage. Je sais que cela n'explique pas tout. Pourtant, je ne peux ajouter qu'une chose: les mains de cet amant-là semblent compter beaucoup. Je pense souvent à elles, je les détache d'une personnalité désagréablement vaine, je les revois roulant une cigarette avec une précision olympienne, une sensuelle délicatesse. Ces quelques secondes retranchées de ma vie semblent contenir l'essence même d'une explication impénétrable. La comprendre, je saurais peut-être quoi faire.

Nous tournons dans l'entrée semi-circulaire de l'hôtel. Nous freinons complètement, et le propriétaire lui-même vient à notre rencontre, en gros chandail torsadé et knickers à la mode. Il a le sourire figé de l'hospitalité européenne professionnelle, qui promet une bonne qualité, mais rien de plus sans supplément. Mentalement, je le caricature, j'imagine des apprentis-hôteliers pratiquant de tels sourires devant une enfilade de miroirs, dans les meilleures écoles suisses. Déjà dehors, debout auprès de notre hôte, tu attends que j'ouvre ma portière. Mon visage reflète-t-il la moindre trace de mes protestations intérieures? Je me voudrais capable de réclamer à grands cris plus de dignité que ne peuvent m'en procurer ces vacances de ski émotivement écrasantes. Mais je ne suis pas prête à créer tant d'embaras, tant de fureur. Mes voix s'étranglent elles-mêmes avant de naître; avortées, ce n'est pas aujourd'hui qu'elles trancheront l'air glacé de l'hiver.

Tout à coup, il m'apparaît que nous continuerons peut-être toujours d'errer ainsi sur la voie du bon sens et des intentions exemplaires. Nous serons toujours dans une auto en route vers quelque part... enfermés dedans, coupés du dehors, regardant s'enfuir le paysage. Je détache ma ceinture, j'ouvre la portière, saluant l'hôtelier d'un sourire aussi professionnel que le sien. Puis, à tes côtés et du même pas, j'entre dans l'éclat bucolique d'un hall de bon goût. De sa propre volonté, on dirait, mon bras se glisse sous le tien et s'y agrippe, pendant que nous examinons le groupe coloré réuni devant la cheminée et qu'il nous examine. Tu presses ostensiblement et chaleureusement mon bras contre ton corps et je me demande qui, au fond, séduit l'autre, et qui est séduit?

Traduction:

CLAIRE DÉ

Révision:

LVR et l'auteure

1/ John Donne: poète et prédicateur anglais né et mort à Londres, 1573-1631.



Le désir comme ça

par Claire Dé

La première fois. La première rencontre, un soir tard, dans un café-théâtre désert. Je m'en souviens mal, j'avais le cœur qui battait trop vite. Tu m'as fait rire en me racontant des histoires tristes. Tu m'as parlé aussi de la grande faille marine du Saint-Laurent, et que tout le Québec serait ébranlé dans pas longtemps, et que la meilleure manière de se garantir des tremblements de terre était non pas de se garrocher dehors ou de s'enfermer dans un garde-robe mais bien de se tenir dans l'encadrement de la porte.

Quelle est cette flamme qui me lèche les veines ?

Je maudis la belle actrice qui vient tout à coup te parler. J'ai fini par l'arracher à elle en lui disant que je te kidnappais. Je te vole. Je te prends. Je te veux. Pourtant c'est toi le premier qui m'a prise, saisie. Mais tu ne le sais pas encore.

Dehors, l'automne froid et pluvieux a disparu, la brume, toute rose, s'accroche au cou des lampadaires. Je te demande de venir me reconduire. Montréal est endormie, engourdie, ou déserte ? Là, dans ton auto, même si tout à l'heure je t'ai fait du genou sous la table, je n'ose pas mettre ma main sur ta cuisse, seulement tourner entre mes doigts les cheveux de ta nuque.

Puis tu as stationné, et j'ai eu peur, tu laissais le moteur tourner, comme si tu allais repartir tout de suite et ne pas monter avec moi dans ma chambre, ni faire l'amour ni dormir avec moi, ni même m'embrasser. Mais nous avons échangé un long baiser, tu as fini par éteindre ta voiture et me suivre.

Parfois je me dis que ça aurait bien pu se passer comme d'habitude. Je t'aurais rencontré, après avoir épuisé tous les sujets de conversation nous aurions fait l'amour pleins de bonne volonté, et nous nous serions levés le lendemain plus raisins que figues, pour avaler d'un trait

un café plutôt amer. Une nuit pareille à tant d'autres et dont on ne se souvient pas parce qu'on veut les oublier.

Mais ce que j'avais senti de toi, à partir de toi, ce qui gonflait mon ventre et durcissait mes mamelles, ce qui me faisait le cœur gros mais content et le sexe tout miel, enfin le désir de toi qui m'avait enfiévrée, ne pouvait pas me tromper.

Que dire alors de cette première nuit avec toi, sinon qu'elle m'a enchantée, en effet, enivrée. Que tes baisers, tes mains sur mon corps, mes seins, ma vulve, que ton sexe fiché en moi me rendent folle de plaisir. Et que nous avons dormi noués jusqu'au matin.

Quand tu es parti je t'ai dit ne m'oublie pas.

Tu ne m'as pas oubliée. En me traitant de «tentatrice» tu es revenu charmé en même temps qu'un peu effrayé. Tu me l'as dit, je t'ai répondu que le désir a de quoi faire peur, ou du moins de quoi surprendre, que c'est une avalanche, un geyser, une tempête de vent, un incendie, oui c'est terrible, terrible et délicieux, et sûrement illégal.

Tu me demandes encore si je suis toujours «comme ça». Je ne peux pas l'avouer que «comme ça» c'est la première fois, tu ne me croirais pas, je te réponds rarement, très rarement. Et aussi que j'ai déjà payé cher, dans le passé, de n'avoir pas écouté mon désir, d'avoir laissé la vie, les circonstances, les aléas prendre le pas sur ma passion. Je ne t'en ai pas dit plus, pas plus que toi sur ton suicide par amour à quinze ans. On ne peut pas tout découvrir d'un seul coup.

Quand je suis seule, des souvenirs de toi m'assaillent, comment, faisant mine de croquer mes perles, tu as déposé des baisers comme un collier de feu tout autour de mon cou, ou comment ta langue est venue abreuver, après l'orgasme, ma bouche devenue aride, ou comment nous avons joué comme des enfants à qui mettrait ses mains sur celles de l'autre, ou comment tu t'es endormi dans le creux de mon



bras, mon pouce dans ta paume, ou comment, toi assis une jambe repliée sous toi, moi à genoux devant toi, mon clitoris au bout de tes doigts, tu m'as fait danser, ou comment tu me chevauches jusqu'au fond de moi, et d'y songer seulement des bouffées chaudes très très agréables me montent d'entre les cuisses.

La prochaine fois que tu dois aller à Québec, avertis-moi, j'ai-je dit hier soir. Québec est si érotique, et je n'ai jamais eu vraiment l'occasion d'en profiter. Avec toi...

Tout m'érotise, les fèves duveteuses, une pomme luisante, le vent sur mon visage, le tissu sur mon corps, tout goûte merveilleux, surtout toi, tu goûtes si bon, je mâchonnerais bien une poignée de tes cheveux odorants, je prendrais une mordée dans le gras de ton épaule, une bouchée de ton beau torse, ce soufflet géant, cette forge d'où tu tires ton souffle prodigieux et ta puissance, je luncherais de tes fesses, tes magnifiques fesses d'homme, rectangulaires et dures, je gèberais toutes tes couilles, je me pourlècherais de toi, je l'avalerai jusqu'à la garde pour que tu viennes dans ma bouche. Je voudrais tant que tu aies autant de plaisir que moi.

On sirotait notre cognac en silence. Tu sais, m'as-tu dit, après une grande inspiration, dans six mois je ne serai peut-être pas là à côté de toi, ou peut-être j'y serai... Je ne veux pas te faire de peine, mais je ne veux rien te promettre.

J'ai accusé le coup. Je sais ça, j'ai-je répondu. Je sais ça depuis le début. Tu es libre. Je suis libre aussi. Ce qui est important pour moi, c'est que tu sois là, tout de suite, avec moi. J'ai pris ta main entre les miennes, ta main neuve et si douce. Et puis j'en fais pas, ai-je continué, je ne l'épouserai jamais, je ne ferai plus ça à personne. Ça t'a fait sourire. Tu sais, m'as-tu dit encore, je suis pas mal foqué. Moi aussi je suis foquée. On est foqués et c'est correct. C'est comme ça.

Je t'ai offert une clémentine que j'ai épluchée, séparée en quartiers que je suis allée porter un par un avec mes lèvres à tes lèvres à toi,

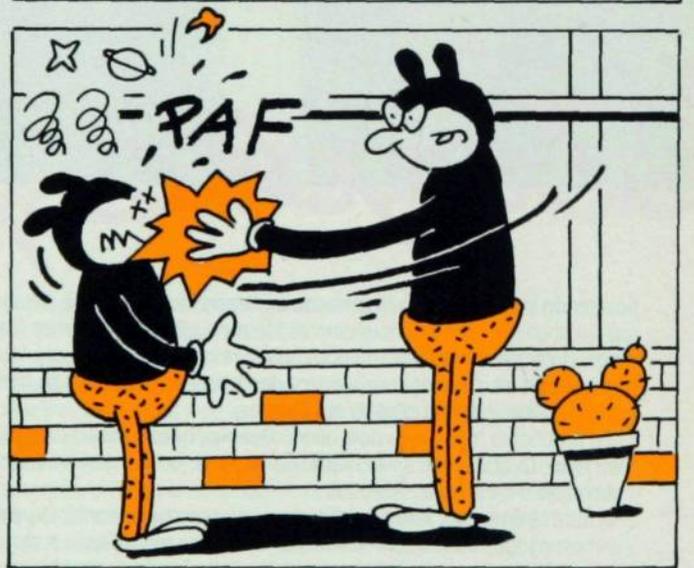
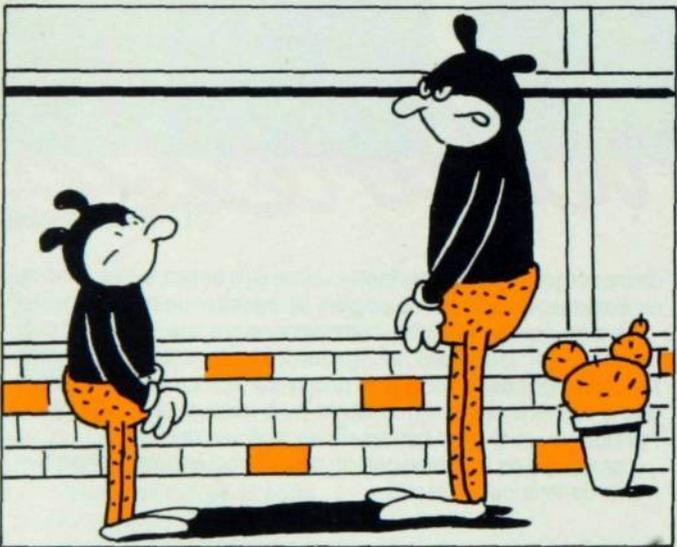
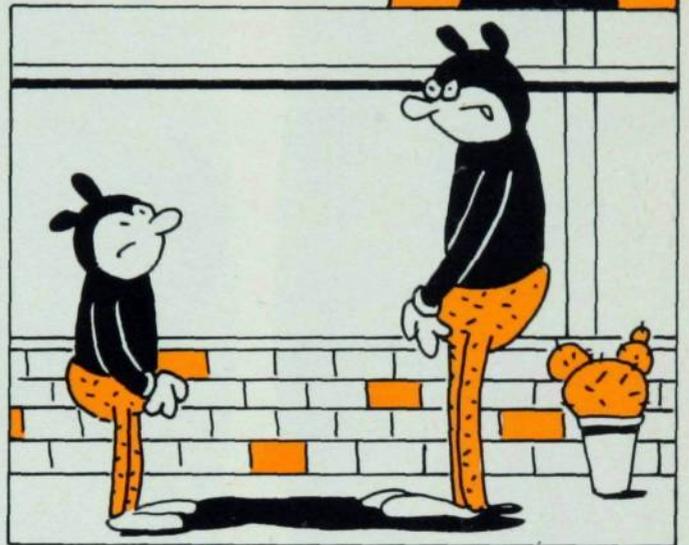
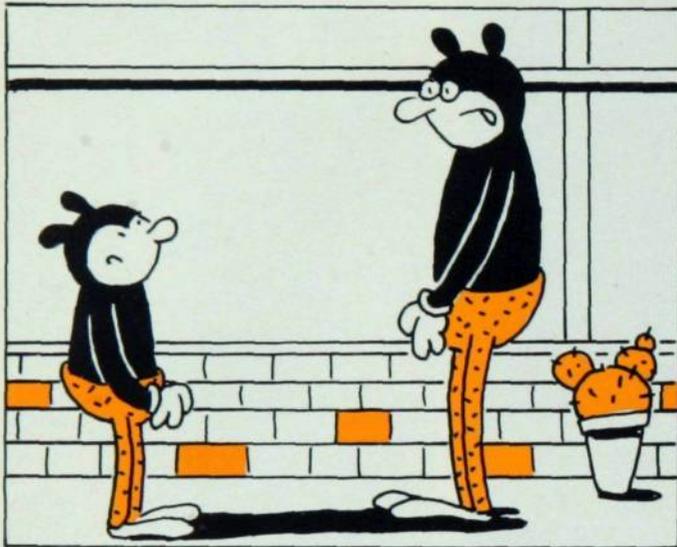
douze occasions de baisers fruités. Je me suis assise sur tes genoux, on s'est mis à se frotter, se pogner, se dodicher un bon moment.

Lève-toi, j'ai-je tout à coup commandé, avant que j'oublie. Je dois accomplir un rite. Viens ici. Tu es intrigué, je t'emmène dans l'encadrement de la porte, je te plaque sur le chambranle, me colle contre toi, te liche. Je te chuchote qu'à chaque porche je devrai t'embrasser. Je te sens bander contre mon ventre.

Comme ça, on sera protégés, on pourra produire tous les tremblements de terre qu'on voudra.

Claire Dé, née en 1953 à Montréal, est d'abord auteure dramatique. Avec sa jumelle Anne Dandurand, elle a publié un recueil de nouvelles intitulé **La louve-garou**. Elle prépare, toujours avec cette dernière, une dramatique-télé de 90 minutes, **Le manoir Brouillard**. En voie de publication : une dizaine de ses pièces, aux Éditions de la pleine lune, sous le titre **Des coups de dés** et un récit érotique, **La nuit**, sous forme de livre d'art aux Éditions art global. Claire Dé se fait à l'occasion traductrice de pièces de théâtre et de fictions qu'elle apprécie particulièrement.

Illustration : Dominique Blain



maldonne

par Lisette Ménard

J'ai longtemps pensé que si nous avions déménagé cette année-là, c'était par la force de ma volonté. J'avais tellement honte que je voulais mourir. En changeant de ville, loin de tout témoin, je pourrais recommencer à zéro, «refaire ma vie», et qui sait ? je finirais peut-être par oublier ; quoique l'humiliation était si cuisante que je doutais pouvoir y parvenir un jour. Le souvenir de la petite phrase m'était insupportable. J'avais l'impression que ma vie était ruinée et je ne me pardonnais pas d'avoir permis que ça arrive. Je ne me pardonnais pas de m'être trompée : je m'étais laissée séduire par une garce, j'avais aimé la mauvaise personne. Heureusement, personne n'était au courant. D'ailleurs, je n'avais jamais été vraiment amoureuse d'elle, au fond. Après tout, je n'étais pas si naïve, voyons. Ça crevait les yeux que ce n'était qu'une pauvre idiote, et puis elle n'était même pas si jolie...

J'avais sept ans et elle devait en avoir vingt. Elle avait le visage lisse et doux d'un ange gardien. Jamais je n'avais vu une femme aussi belle qu'elle. Elle me fascinait complètement, au point que ça me posait un problème de conscience : j'osais à peine me l'avouer, mais je la trouvais plus belle que ma mère ; même que je l'aimais plus que ma mère. Chaque soir, je m'endormais en pensant à elle. J'en rêvais. Je m'inventais toutes sortes d'histoires où elle m'adoptait. Quand elle paraissait dans la cour de récréation, j'avais mal tellement j'aurais voulu qu'elle m'aime. J'essayais d'imaginer un moyen de me faire changer de classe pour être dans la sienne. Finalement, j'ai abandonné cette idée, parce que je ne voulais pas qu'on sache que j'étais amoureuse ; j'avais le sentiment de faire quelque chose de mal en étant aussi troublée par quelqu'un, et puis je me sentais ingrate envers soeur Thérèse, la vieille religieuse si gentille qui m'enseignait. Pourtant, mon Dieu ! que l'autre était belle et qu'elle me semblait douce.

Je lui supposais toutes les qualités. Il me semblait que je ne pourrais jamais aimer personne autant qu'elle. Faute de pouvoir l'approcher, je l'observais à la dérobée lorsqu'elle se promenait dans la cour de l'école avec ma prof. Ça me plaisait qu'elles soient amies. J'aurais aimé pouvoir interroger soeur Thérèse à son sujet, mais à cette époque, je ne parlais jamais à personne. Je ne connaissais même pas les prénoms des petites filles de ma classe. J'étais «sauvage», comme on dit quand on ne comprend pas le drame des enfants uniques.

Puis, un jour, peu avant les vacances de Noël, je suis restée à l'école un peu plus tard qu'à l'habitude. J'étais peut-être de corvée de tableau, je ne me rappelle pas. Je me souviens cependant qu'il faisait très sombre quand je suis sortie dans la cour, mon sac au bout du bras. J'étais fatiguée et j'avais froid. Tout à coup, je l'ai aperçue à quelques pieds de moi, en compagnie de soeur Thérèse. J'ai détourné les yeux, mon coeur battait trop vite. Je l'ai entendue dire : «Venez ici,

vous.» Je me suis retournée et j'ai vu qu'elles me regardaient toutes les deux. Soeur Thérèse souriait. Je me suis avancée, le coeur serré, et quand, arrivée près d'elles, j'ai regardé l'autre en souriant timidement, tremblante d'émotion, elle m'a dit d'une voix sévère : «Vous marchez bien mal, vous !»

J'ai failli m'effondrer. Je ne voyais plus rien, je ne comprenais plus rien, je ne savais plus quoi faire. Il fallait que je parte vite, mais je n'arrivais pas à bouger. Je ne voulais pas pleurer. Il fallait que je reste digne. Que JE MARCHE chez moi. Que je continue mon chemin en faisant mine de ne pas avoir de peine, de ne pas être humiliée. Faire comme si de rien n'était, comme si j'avais toujours su que je marchais mal et que ce n'était pas plus grave que cela. J'ai entendu soeur Thérèse chuchoter : «Vous n'auriez pas dû, c'est une enfant très sensible.» Je l'ai haïe aussi d'avoir dit ça, et surtout d'avoir assisté à la scène. L'autre a répondu : «Mais voyons, elle est trop grande pour pleurer pour rien.» Je voulais que ça arrête, que tout le monde se taise, qu'on me laisse m'en aller. J'ai relevé la tête, j'ai même réussi à sourire, la bouche un peu croche. Je les ai saluées et je suis sortie de la cour en chambranlant.

Je suis rentrée à la maison comme dans un rêve, enveloppée dans un brouillard épais, comme si j'avais eu de la ouate dans les oreilles et un voile sur la face. J'étais morte. J'aurais voulu parler à mon père, espérant qu'il me convainque que rien n'était arrivé ou que ce n'était pas important, mais j'avais trop honte pour raconter la scène. Jamais je n'aurais pu prononcer la petite phrase tout haut, même si je l'entendais sans cesse, sans cesse.

J'ai eu l'impression que j'allais devenir folle ou exploser en mille morceaux. J'étais hantée jour et nuit. Je n'arrivais plus à me concentrer. La phrase me revenait toujours. Marcher m'était devenu un supplice. En février, comme s'il avait deviné qu'il fallait m'emmener loin, vite, mon père m'a appris que nous allions déménager dans quelques jours, c'est-à-dire que nous irions vivre dans une autre ville et que j'allais devoir changer d'école. Au fond, il a dû être bien étonné de la joie avec laquelle j'ai accueilli la nouvelle. Là-bas personne ne pouvait savoir. On aurait beau remarquer mon sourire croche, on ne soupçonnerait jamais mon secret.

Lisette Ménard, née en 1947 à Montréal est membre du collectif féministe d'écriture Rrose Sélavy (voir LVR No 17). Première nouvelle écrite, première publiée.



Le feu et

par Andrea Dworkin

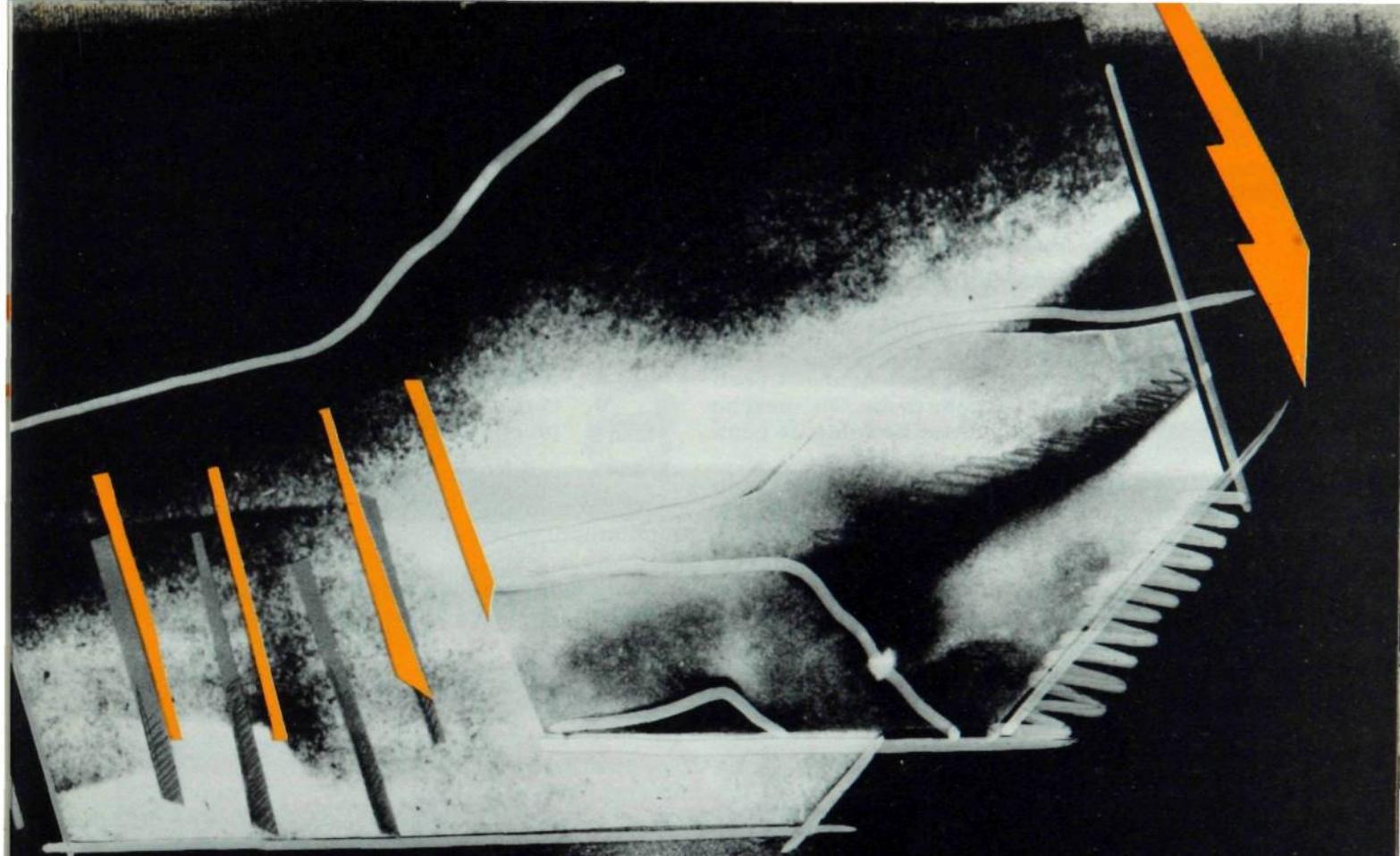
G. et moi, on s'assoit sur la seule et unique marche devant l'appartement de cette vieille J. L'aube se lève à peine. L'obscurité s'illumine de l'intérieur. L'acide commence à s'estomper, à relâcher sa prise. On est encore tremblantes, encore flottantes, encore stoned, particules poreuses, corps célestes flottant sur des vagues de lumière et d'air, mais l'ego commence à revenir furtivement : on sait qui on est et où on est, on sait que l'aube s'en vient, on sait qu'on a faim et qu'on doit manger, on sait que l'acide s'en va, on sait que la nuit est finie et que le trip est fini et que le jour est venu, on est assises à regarder le jour devenir de plus en plus clair, on est assises à surveiller un rat mort au bord du trottoir, c'est indiscutablement un rat, et non pas Dieu. Cette vieille J. dort à l'intérieur, elle ne nous laissera pas entrer, elle ne nous fera pas à déjeuner ; on est excommuniées, on est heureuses, on est assises là, en vieilles chums, et on jase dans l'obscurité, on marche aux alentours, on se touche les doigts et on se prend parfois la main, brièvement.

G. et moi, on est assises sur un perron de St. Mark's Place. Hé monsieur ! On a faim. L'acide s'effiloche. La dope nous a donné un appétit féroce. On est crevées. Hé monsieur ! Monsieur nous amène déjeuner. Il est silencieux, aux aguets, difficile à amadouer. Et

monsieur, on le voit, n'est pas si facile à baiser. G. le baise et tombe endormie. Monsieur ne dort pas. Monsieur n'a probablement pas dormi depuis des mois. Monsieur est cinglé. Je l'ai sur le dos pour longtemps. G. dort comme une bûche.

Monsieur est blanc, maigre, nerveux, les cheveux coupés en brosse, musclé, tendu, prêt à exploser. Un ressort trop contracté. Plein d'accès de violence inexplicables. Il baise comme s'il détestait ça. Ça ne le mène jamais nulle part. Il se concentre, il baise. Tu ne peux rien sentir, sauf sa concentration. Comme s'il pratiquait avec ses cuisses un art martial quelconque, encore et encore, essayant de réussir son coup parfaitement, de l'avoir. Mais ça ne le touche pas. Alors la violence le traverse, impersonnelle, et il baise avec fureur. Puis, plus tendu mais plus calme, il se concentre, il baise. Finalement, je dors. Sans savoir comment ni pourquoi.

Quand je me réveille, c'est presque la nuit à nouveau. Il nous emmène à la plage. Ici dans ce local au niveau de la rue, la chaleur est cuisante, traître, c'est de la vapeur humide. On a la peau à vif et brûlante. Nos vêtements sont détrempés, nos yeux gonflés, presque fermés. Il est difficile de respirer ; la chaleur nous fait mal aux poumons. Monsieur a une auto. Il nous paie à souper. Nous allons avec lui à la plage. Il conduit comme un maniaque mais nous, on ne sent que la brise. L'auto touche à peine la route, elle zigzague. Nous quittons la ville. L'air devient moins étouffant. On voit les lumières de la ville filer derrière nous alors qu'on bondit et qu'on s'élanche dans la voiture qui vole. On se rafraîchit assez pour avoir peur.



Ca glisse

L'auto stoppe et il y a une plage et un océan. C'est désert à perte de vue. Il n'y a pas d'autre auto. Il n'y a personne. C'est la pleine lune et il fait presque clair sur la plage. L'eau scintille, elle s'avance sur le sable. Les vagues sont courtes et délicates. La mer est docile mais elle existe pour l'éternité. Elle s'étend plus loin que notre regard, au-delà de la lune. On est sur la plage. Monsieur veut du cul. G. m'a dit tout bas qu'elle ne peut pas baiser, elle saigne encore. Elle a eu tout l'été des saignements bizarres. Je l'ai taquinée, parce que ça commence dès qu'elle ne veut pas baiser un trou-de-cul comme celui-là. Mais de toute façon elle saigne, c'est pas une menstruation, c'est une hémorragie, elle ne peut pas se faire baiser. Elle et moi on fait l'amour pour lui sur la plage. Ça ne lui suffit pas. Il est tendu comme un fil électrique, il a des spasmes de violence, nous montre son couteau. G. me retient au sol par derrière, les deux bras. Il se retourne une minute, elle a le sourire fendu jusqu'aux oreilles. J'essaie de me dégager, l'oeil fixé à son sourire. Elle est trop forte et je ne peux pas. Il baisse son pantalon. Il me baise. Je me rhabille. G. et moi, on s'assoit et on regarde l'océan. G. et moi, assises, on regarde la lune. De lui-même, il s'en va. Un flic arrive. Qu'est-ce que vous faites ici, les filles ? On regarde la mer, monsieur l'agent. C'est dangereux ici la nuit, les filles. Merci monsieur l'agent. Nous remontons jusqu'à l'auto. Le flic continue sa ronde. Monsieur se relève d'un bond, derrière l'auto, joue avec son couteau. Monsieur nous amène manger du homard, il est silencieux et méfiant, il ne mange pas, puis il nous reconduit à la maison.

On sort de l'auto. La plage est là. L'océan est là. La lune est pleine. On voit l'océan et la lune suspendue au-dessus. Monsieur est tendu. Monsieur nous dit qu'il a un revolver dans l'auto, sous le siège avant. Monsieur nous dit qu'il déteste sa femme. Monsieur nous dit qu'il va la tuer, l'écoeuvante. Monsieur nous dit que sa femme a essayé de le quitter. Monsieur nous dit que sa femme marchait sur la rue et qu'il l'a battue, l'écoeuvante, qu'il l'a mise en pièces et lui a refilé un coup de couteau. Comment sa femme a-t-elle pu faire ça ? disons-nous, sans savoir ce qu'elle a fait. On va sur la plage.

La plage est par endroits couverte d'écume, canettes et bouteilles vides, papiers, ordures. Le sable est un peu sale. G. et moi, on se déshabille l'une l'autre. On s'embrasse. On fait l'amour debout. Il nous veut dans le sable. On fait l'amour dans le sable. Elle s'habille. Il sort son couteau. Elle me tient par derrière. Je suis étendue sur le dos, nue, sur la plage. Elle est derrière moi. Je

regarde son visage au-dessus de moi. Elle sourit, ce sourire fendu jusqu'aux oreilles. C'est un sourire de camarade. Mais j'essaie de me dégager et je ne peux pas. Elle est forte. Elle m'immobilise. C'est un jeu entre elle et moi mais je ne peux pas me libérer. Il me baise. Il disparaît. Je brosse le sable mais j'en suis pleine encore. Je m'habille vite. G. et moi, on s'assoit et on regarde la mer. Le flic arrive. Il dit que nous, les filles, on pourrait être blessées seules sur la plage la nuit. On panique en pensant que Monsieur est parti sans nous. L'auto est toujours là. On marche jusque-là. On monte, couvertes de sable. Je peux goûter le sable dans ma bouche. Monsieur nous paie du homard. Il s'assoit et observe, tout tendu et ramassé sur lui-même. Il nous dépose devant le local. À l'intérieur, on boit du thé glacé et on dort, complètement enlacées l'une à l'autre. On dort et on s'embrasse à la fois, enroulées l'une autour de l'autre comme les branches tordues d'un très vieil arbre. Elle a cessé de saigner. Le sable nous mord la peau, encore et encore, nous fait un peu mal, on est trempées de sueur, on dort et on baise en même temps, sans jamais se lâcher.

As-tu déjà vu la lune, pleine, se lever derrière la tête d'un homme en train de te baiser sur une plage polluée ? As-tu déjà entendu la mer, étendue sur le dos, tes bras bloqués derrière la tête, as-tu entendu le son de l'océan derrière lui, as-tu levé les yeux pour voir sa figure à elle, si souriante ? As-tu déjà senti le sable, sale et un peu humide, et qui s'infiltrait partout, et embrassé ses cuisses à elle avec le sable ? As-tu déjà embrassé partout une femme qui saigne et goûté le sable sale et puis observé l'éclat de la lune se reflétant sur un couteau, nue dans le sable alors que lui te baise, la lune si pleine derrière lui, le bruit de l'océan derrière

lui, tes poignets comme tenus par des fers, ses genoux à elle au-dessus de tes bras alors qu'elle caresse tes seins, pendant que lui te baise comme s'il faisait ses push-ups, mais la pleine lune est très belle et le bruit de l'océan est très pur ?

Et puis, seules, avez-vous déjà eu besoin l'une de l'autre, si désespérément que vous dormiez et baisiez en même temps, tout le temps que vous dormiez, ce temps que d'autres appellent la nuit, si rapprochées, si enchevêtrées, si fondues l'une dans l'autre, si enroulées l'une autour de l'autre, le sable vous mordant la peau dans la sueur, et ainsi, été en paix, heureuses, le temps suspendu là ?

Sur le plancher peint, le matelas étroit est transpercé de sueur, et le sable pince, comme de minuscules morsures acérées, blessantes, et la chambre est obscure et sans air, et on est enlacées, dormant et baisant : c'est une étreinte de somnambules, mouillée et brûlante, tout juste à la limite de la conscience mais pas encore en rêve, et la chaleur transforme cette étreinte en délire, pour toute la durée d'une nuit humaine. 🐛

Traduction :
FRANCOISE GUÉNETTE

Andrea Dworkin, New Yorkaise, née en 1947, milite depuis douze ans contre la pornographie. En plus de livres d'analyse politique : *Woman Hating* (1974), *Our Blood* (1978), *Pornography*, *Men Possessing Women* (1979), et *Right Wing Women* (1978), elle est l'auteure d'un recueil de nouvelles : *the new woman's Broken Heart* (1980). Le texte suivant est extrait de son premier roman, encore inédit, *Ice and Fire*.

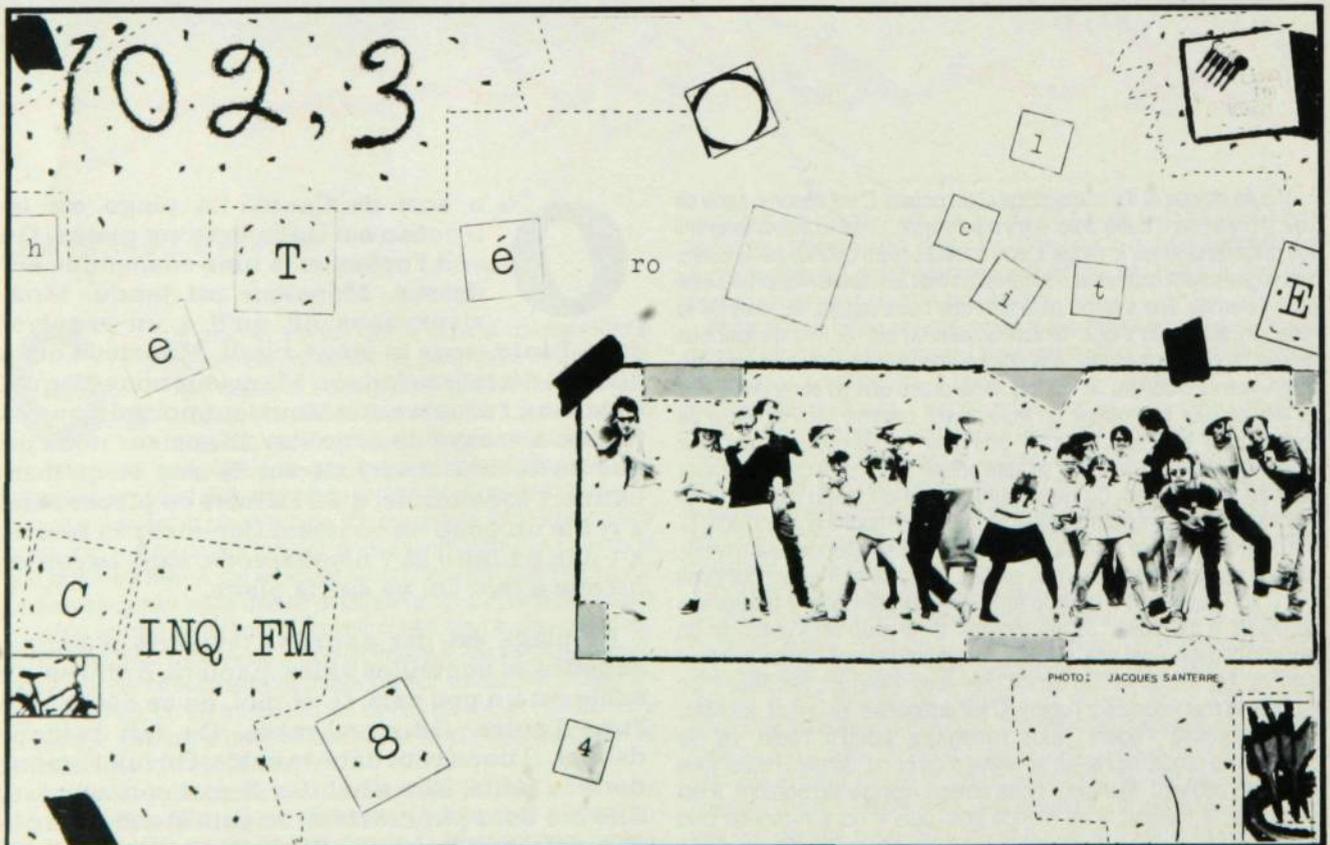


PHOTO: JACQUES SANTERRE